

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO SPÉCIAL

PUBLICATION MENSUELLE

25^e Année — N° 195

Juin 1906

26, RUE DROUOT (IX^e)

NORVÈGE

Le Dimanche en Norvège

Tableau de M. FRITZ THAULOW

Collection de M. FIGUIER

PRIX { 3 FRANCS ;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Abonnement (France) 36 francs
d'un an (Étranger (Union postale)) . 42 —
Ayuntamiento de Madrid

VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET FILS
Successeur de son Père
Toutes les boîtes
portent un timbre seo
JEUNET, INVENTEUR
(Se trouvent dans toutes
les bonnes maisons d'Épicerie et
de Quincaillerie)

AUTOMOBILES ELECTRIQUES
DININ VOITURES DE VILLE
A. DE MASSOL & C^{ie}
Seuls Concessionnaires pour la France
59, Rue de la Boétie, PARIS
Téléphone 58972



SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Ph^o. 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

RÊVE D'OSSIAN
PARFUM PÉNÉTRANT
L. LEGRAND
11, Place de la Madeleine
PARIS

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES D'EAU

LES CAPSULES D'APIOL
DES DES
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Fl. 4'50 F^o. Ph^o SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Collection B. KOTSCHUBEY
OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT
ANCIENNES PORCELAINES
Sèvres, Saxe-Berlin, Vienne, Chine et Japon
Emaux cloisonnés — Objets de vitrine
Tabatière en or avec gouache par Van Blarenberghe
ORFÈVRE ALLEMANDE 17^e et 18^e SIÈCLES
MEUBLES ANCIENS
IMPORTANT BUREAU PLAT LOUIS XV par JOSEPH
Vente Hôtel Drouot, salles 9, 10 & 11, réunions
du 13 au 16 Juin
C^o-Pr^o : M^o LAIR-DUBREUIL, 6, rue du Hanovre.
MM. PAULME et B. LASQUIN, M. G. LEGAY
Exp., 10, rue Chauchat | 12, rue Lafitte | Exp., 37, rue Condorcet
Expos^o : Particulière, Lundi 11 juin | de 1 h. 1/2
Publique, Mardi 12 juin | à 6 heures.

Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**
Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
pour la santé. — Approuvées par les célè-
brités médicales. — Résultat durable.
FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO.
RATIE, Ph^o. 5, l'Assage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts : Bruxelles, Ph^o SAINT-MICHEL;
Genève, Droguerie GARTIER & JORIN.

CYCLES, Motocyclettes et Autos
"L'Albatros" H. BILLOUIN, Ing.
Const. 104, Av. de Villiers, Paris.
Bicyclettes neuves de gr. luxe, course et
route garanties d. 120 f., d'occasion en bon état d. 30 f.
Motocyclettes neuves, sur commande, route et course de
2 à 6 chevaux depuis 500 f., d'occasion depuis 150 f.
Voitures Automobiles neuves et sur commandes d. 2900 f.
2 et 4 places, d'occasion 500 f. Réparations et Transformations
Accessoires et Pièces détachées. Facilité de paiement.
Prix modérés. Catalogue franco. Téléphone 548-03

Collection de feu M. Emile MOLINIER
Objets d'Art et de Haute Curiosité
du Moyen Age, de la Renaissance et autres

FAIENCES ITALIENNES
Triptyque par **CRANACH**
Ivoires — Emaux — Bijoux
Sculptures — Bronzes — Meubles
Etoffes — Tapis — Tapisseries

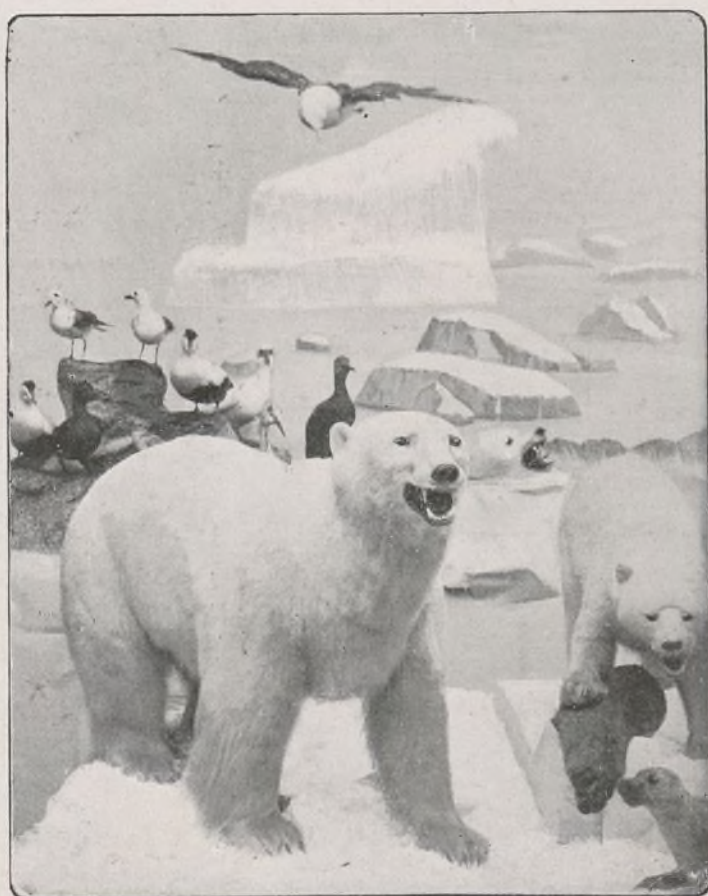
VENTE APRÈS DÉCÈS A PARIS
Galeries de MM. Durand-Ruel

11, Rue Lepelletier et Rue Laffitte, 16
du Jeudi 21 au Jeudi 28 juin 1906, à 2 heures
M^o BRICOUT M^o LAIR-DUBREUIL
Com. Pris., 10, Rue Ste-Géneviève Com. Pris., 6, Rue de Hanovre
M. H. BRAME M. M. MANNHEIM
Exp., 2, Rue Laffitte Exp., 7, Rue St-Georges
Expos^o : Particulière, Mardi 19 Juin | de 1 h. 1/2
Publique, Mercredi 20 Juin | à 5 h. 1/2

Les Pères Chartreux
*expulsés de France fabriquent
maintenant à TARRAGONE
(Espagne) leur liqueur bien
connue.*
+++ Cette fabrication se
continue selon les procédés
dont ils ont gardé le secret.
+++ La forme seule de la
bouteille a changé.
+++ Regardez-la bien pour
ne point la confondre.
+ C'est cette bouteille qu'il
faut exiger en demandant
la liqueur fabriquée à
Tarragone par les **PÈRES
CHARTREUX**.
Publicité et Clichés HUGUET, MINART & C^o.
4, rue Scribe, Paris

C. BRANDT
Fourrures de Norvège
Strandgaden
BERGEN-NORVÈGE

Maison universellement connue pour la qualité supérieure de
ses marchandises et pour leur bon marché. Grand assortiment
de Fourrures du pays et d'autres, préparées ou brutes.



Tapis d'ours blanc,
brun, etc.
Couvertures
d'Eider.
Renards bleus,
blancs, d'argent,
etc.

25 MÉDAILLES, DIPLOME D'HONNEUR
ET GRAND PRIX
MÉDAILLES D'OR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
DE PARIS 1867, 1878, 1889
GRAND PRIX 1900

FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

CRÈME EXPRESS JUX Le Meilleur des
Entremets fins
Dans toutes les bonnes Epicerie.

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
195

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

REDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ
et chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, Rue Scribe, 4

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

JUIN
1906

Les Chroniques du Mois

LES OMBRES SUR LE MUR

ARISTIDE

OU L'ATTENTE D'UNE RÉVOLUTION

Le 30 avril 1906 Aristide se frappa la poitrine et chargea ses pistolets...

Il avait lu dans son journal que la révolution sociale devait éclater le 1^{er} mai. Et il y croyait.

Il avait besoin d'y croire. Rien, jusqu'à ce jour, dans l'honnête et médiocre vie d'Aristide, n'avait offert le moindre aliment à cette sombre énergie que nourrissait son âme enivrée dès l'enfance par la lecture de Plutarque et La Vie des Navigateurs illustres. Toutes chances d'héroïsme, hélas ! l'avaient fui avec autant d'application qu'il en mettait à les poursuivre dans ses loisirs, dans ses promenades et jusque dans ses rêves nocturnes. Aristide se croyait secrètement méprisé par sa femme.

Aussi quand il ne douta plus qu'un bouleversement social fût à craindre : « Enfin ! » s'écria-t-il. Non qu'il fût encore précisément fixé sur le rôle qu'il allait jouer en ces jours décisifs. Les événements l'inspiraient. Ayant donc chargé ses pistolets, il écrivit sur la première page d'un gros cahier : « Mon heure est proche. Je languissais. Les révolutions toujours ont suscité des hommes. On verra quel homme je suis. » Puis Aristide s'alla coucher.

Au matin, vers sept heures, il fut tiré du sommeil par un fracas pareil à celui d'une décharge d'artillerie. Prudemment il s'approche de la fenêtre, écarte le rideau : le charcutier d'en face levait les stores en fer de sa boutique. Aristide fut surpris de n'apercevoir dans la rue aucune barricade. Mais, sous le blond soleil de mai, une marchande des quatre saisons poussait tranquillement devant elle sa petite voiture chargée de légumes. Des enfants jouaient dans le ruisseau. Un chat noir traversa la chaussée, à pas lents.

« — Bigre ! se dit Aristide. Un tel calme n'est point naturel. L'insouciance de ces gens-là fait frissonner. »

A ce moment, une patrouille de dragons déboucha de la rue voisine... « Ça va chauffer ! » pensa Aristide, puis se tournant vers sa femme, il ajouta : « Ferme la fenêtre. » Les dragons passèrent. Et ce fut le plus notable incident de la journée.

Vers huit heures Aristide descendit au café. A son entrée, quelques joueurs de manille levèrent la tête : « Tiens ! voilà Aristide... » Il s'assit. Puis, à voix basse : « Messieurs, dit-il, la situation est grave. Il n'y a rien eu... Mais on m'a dit, je sais que le Métropolitain est bourré de dynamite. Les approches de l'Élysée sont minées. La Banque de France... Ah ça, avez-vous fini de rigoler ? Vous ne me croyez pas... Vous me prenez pour un farceur. Eh bien nous verrons, nous verrons ! »

Le lendemain matin, comme Mme Aristide ajustait son chapeau devant la glace :

— Où vas-tu ? lui cria son mari.

— Au Bon Marché, mon ami.

— Au Bon Marché ! Tu tiens absolument à te faire démolir, alors ? Tu ne sais donc pas qu'on y jette des bombes, au Bon Marché ? Je te défends de sortir, entends-tu...

— Mais, mon ami, puisque...

— En voilà assez ! Tu n'as pas l'air de te douter du temps où nous vivons.

— Je vois ce que c'est : monsieur a la frousse, — observa Marie, la cuisinière, qui rangeait la vaisselle.

Aristide s'empourpra de colère :

— Qu'est-ce que vous avez dit, vous ? J'ai la frousse,



Gravure extraite du Catalogue illustré de l'exposition Zorn

NOTRE PAIN QUOTIDIEN. — Peinture de ZORN

moi ? Eh bien, vous allez me faire le plaisir de filer et tout de suite. Espèce d'anarchiste !

— Voyons, mon ami, Marie est à notre service depuis dix ans.

— Je te dis que c'est une anarchiste ! Je m'en doutais depuis longtemps. Ah ! ah ! nous allons voir si j'ai la frousse !

Et d'un héroïque coup de pied Aristide envoya promener le fragile guéridon où reposait la vaisselle.

Son humeur, dès lors, empira. Les nouvelles optimistes des journaux l'exaspéraient : « Tous vendus ! » répétait-il. Et, par de longues après-midi oisives, observant de sa croisée les passants : ouvriers se rendant à leur travail, jeunes femmes au corsage fleuri, amoureux aux doigts enlacés, petits rentiers en chapeaux de paille, il grommelait sans cesse : « Et dire que le gouvernement n'aura pas le courage de faire tirer sur ces gens-là !... »

Les dernières grèves avaient depuis longtemps pris fin, la foule fréquentait sans contrainte les promenades, les grands magasins, les champs de courses et les expositions de peinture. Aristide, malgré par des veilles anxieuses et l'abus d'aliments conservés, s'obstinait encore dans son rêve. Toute occupation naturelle lui répugnait comme une lâcheté, comme un acquiescement à la monotonie de la vie sociale qu'il eût souhaité suspendre à tout prix et qui le laissait, en s'écoulant, inglorieux, inutile et ridiculement disposé à de grandes actions vagues.

Un jour qu'il flânait au long d'une avenue, il aperçut, massé sur le trottoir, un groupe d'agents destinés apparemment à disperser des attroupements qui ne se formaient même pas, sur le passage de quelque souverain en promenade. La vue de ces militaires inoccupés, comme lui-même, emplît l'âme d'Aristide d'amertume et de pitié. Il contempla quelques instants, avec une sympathie fraternelle, leurs tristes visages hébétés par l'inaction, puis peu à peu fasciné

par l'immédiate possibilité de jouer un rôle, de protester contre la banalité des temps, de déclencher enfin un événement, il se campa devant le brigadier et lui hurla sous le nez : Vive l'Anarchie !

Dix poings robustes s'abattirent à la fois sur Aristide. Il ne résista pas à leur violence, mais l'éprouva plutôt comme une caresse et se laissa traîner, tout frissonnant d'une fièvre de gloire, au poste voisin.

Sa femme vint l'y réclamer le soir même. Elle se jeta dans ses bras avec une chaleur inaccoutumée. Aristide en la voyant tout en larmes et prête à défaillir, se sentit le cœur moins vide.

JACQUES COPEAU

Les Beaux-Arts

A BAGATELLE : EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS. ♦♦♦♦♦ A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS : L'ŒUVRE DE FANTIN-LATOURE. ♦♦♦ A LA GALERIE GEORGES PETIT : L'ŒUVRE DE GUSTAVE MOREAU. ♦♦♦♦♦ A LA GALERIE DURAND-RUEL : L'ŒUVRE DE ZORN. ♦♦♦♦♦

La Société nationale des Beaux-Arts, qui se trouvait à l'étroit au Palais de l'avenue d'Antin, a eu l'excellente idée de demander au Conseil municipal la concession de Bagatelle pour y installer une exposition rétrospective et dès l'ouverture, le succès a couronné l'effort de la vaillante société. Il est vrai qu'à côté des œuvres des sociétaires vivants, la nationale, dans une pensée émue, a fait une large place aux sociétaires décédés, et l'on a revu là, soit au château, soit au Trianon, des œuvres justement célèbres, peinture, sculp-

ture et art décoratif. C'est M. Dubufe qui a organisé ce salon très élégant et il ne mérite que des éloges, pour le goût très sûr dont il fait montre en la circonstance. Je m'abstiendrai de citer des noms : pour ne pas manquer au devoir de l'équité, il faudrait copier tout le catalogue. Je ne crois pas, en effet, qu'il se trouve dans cette rétrospective d'œuvres indifférentes. Mais avec quelle joie on a pu admirer encore celles de Puvis de Chavannes, de Constantin Meunier, de John-Lewis Brown, de Meissonier, de Fantin-Latour, de G. Callot, de Sisley, de Carrière et de tant d'autres, qui nous apparaissent aujourd'hui avec leur patine définitive et recueillent, après leur succès d'antan, cette gloire plus solide, plus durable, dans laquelle il entre comme un sentiment de respect pieux. Tout le monde voudra visiter cette exposition de haut goût, d'autant que la promenade, pour y parvenir est délicieuse.

* *

A l'Ecole des Beaux-Arts, M. Bénédite a organisé une très belle exposition de l'œuvre de Fantin-Latour. On n'a plus à dire l'immense talent du maître, qui, refusé au salon de 1863 avec un chef-d'œuvre, nous apparaît aujourd'hui comme un des plus nobles artistes du XIX^e siècle. Ses grands portraits d'une si attachante intimité, ses fleurs, dont l'interprétation magique n'a jamais été égalée, ses figures mythologiques qui n'étaient que des prétextes à chanter plus librement l'hymne de la beauté, ses dessins et ses lithographies d'une composition si profondément significative, et d'un art si personnel, tout ce monument d'un génie sincère et probe avait besoin d'être montré d'ensemble, et depuis la mort du maître, nous attendions cette exposition. M. Bénédite et ses collaborateurs l'ont faite, telle qu'elle devait être, avec tact et avec amour.

* *

A la galerie de la rue de Sèze, c'est Gustave Moreau qui triomphe. M. Georges Petit qui a organisé l'exposition, au bénéfice des œuvres de charité que préside la comtesse Greffulhe, se promettait depuis longtemps de montrer les chefs-d'œuvre de ce peintre, que le public ne connaît guère. On se rappelle, parmi ses œuvres, *Hercule et l'hydre*, *Jacob et l'Ange*, *Le jeune homme et la mort*, dédié à la mémoire de Chassériau, *Jason et Médée*, *Œdipe et le sphinx* ; mais on ignorait tous ces tableaux précieux, ces *Vénus*, ces *Sapho*, ces *Saint Sébastien*, ces *Prométhée*, ces *Apollon*, qui n'avaient quitté l'atelier du maître que pour entrer dans les collections où on les espérait dès longtemps. C'est à peine même si l'on avait entrevu l'incomparable suite d'aquarelles exécutées pour M. Antony Roux, d'après les fables de La Fontaine. Il y a bien le musée Moreau, légué par l'artiste à l'État, mais ce n'est pas faire injure

à sa mémoire que de constater que le public n'y est pas assidu.

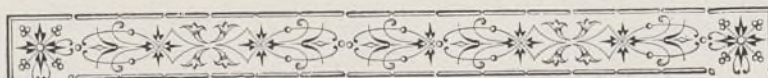
L'exposition que Georges Petit a installée avec son goût parfait était donc nécessaire. Gustave Moreau y apparaît dans toute la splendeur de sa technique, et dans toute la profondeur de sa pensée. On a dit souvent que Gustave Moreau était un peintre littéraire ; c'est la critique des gens qui ne veulent pas se donner la peine de l'étudier ou seulement de le comprendre : Gustave Moreau était un peintre, tout simplement, mais un peintre d'une haute culture morale, et qui appliquait sa technique à dire toute la pensée qui bouillonnait en son cerveau. L'exposition qui vient de se fermer aura contribué à le faire mieux pénétrer, et il faut savoir gré à Georges Petit de s'y être donné avec cette volonté et ce doigté dont tous les servents de Gustave Moreau, admirateurs ou disciples, ont été justement attendris.

* *

Enfin, à la galerie Durand-Ruel, les admirateurs de Zorn, MM. Tyge Moller, Beurdeley, Rouart, J. Gerbeau, A. Curtis, Loys Delteil, etc., ont organisé une éclatante manifestation de son œuvre.

On se demande quand on regarde ses tableaux, ses gravures et ses statuettes, ce qui domine chez lui, le peintre, l'aquarelliste ou le sculpteur ; et l'on est amené à juger qu'il est également grand partout. Ses portraits peints, ses belles figures nues, ses cuivres où tout est exprimé avec un métier d'une apparente simplicité, ses figures sculptées, telle la tête de l'aïeule, ou encore ce chef-d'œuvre taillé directement dans du bois blanc, et qui est un corps de femme tout palpitant de vie, tout cela est d'un art incomparable, d'une maîtrise superbe, d'une inspiration qui vous enchante. Cette exposition marque parmi les plus éclatantes, les plus instructives que nous ayons vues depuis longtemps.

L. ROGER-MILÈS.



Les Théâtres

GYMNASÉ : LE TOUR DE MAIN,
comédie en 3 actes de MM. FRANCIS
DE CROISSET ET ABEL TARRIDE. ♦♦♦♦

Le Tour de Main, c'est l'art de mentir, de faire le mal sans faire mal, avec une dextérité, une délicatesse telles que la morale absolue, si elle existait, et la conscience, si elle savait parler, ne pourraient que s'avouer conquises par la grâce suprême du jongleur. Trompez votre femme, vous avez raison puisqu'elle vous croit fidèle : cela fait deux heureuses au lieu d'une. Trompez votre mari, c'est à merveille puisqu'il n'en sait rien : cela fait trois heureux au lieu de deux. Le bonheur réside-t-il dans les choses ou dans l'opinion que nous en avons ? Ne suffit-il pas pour que l'on soit content qu'on pense avoir les meilleures raisons de l'être ? Et d'autre part, contrairement à la parole du sage, conviendrait-il « que je me chagrine moi-même » quand



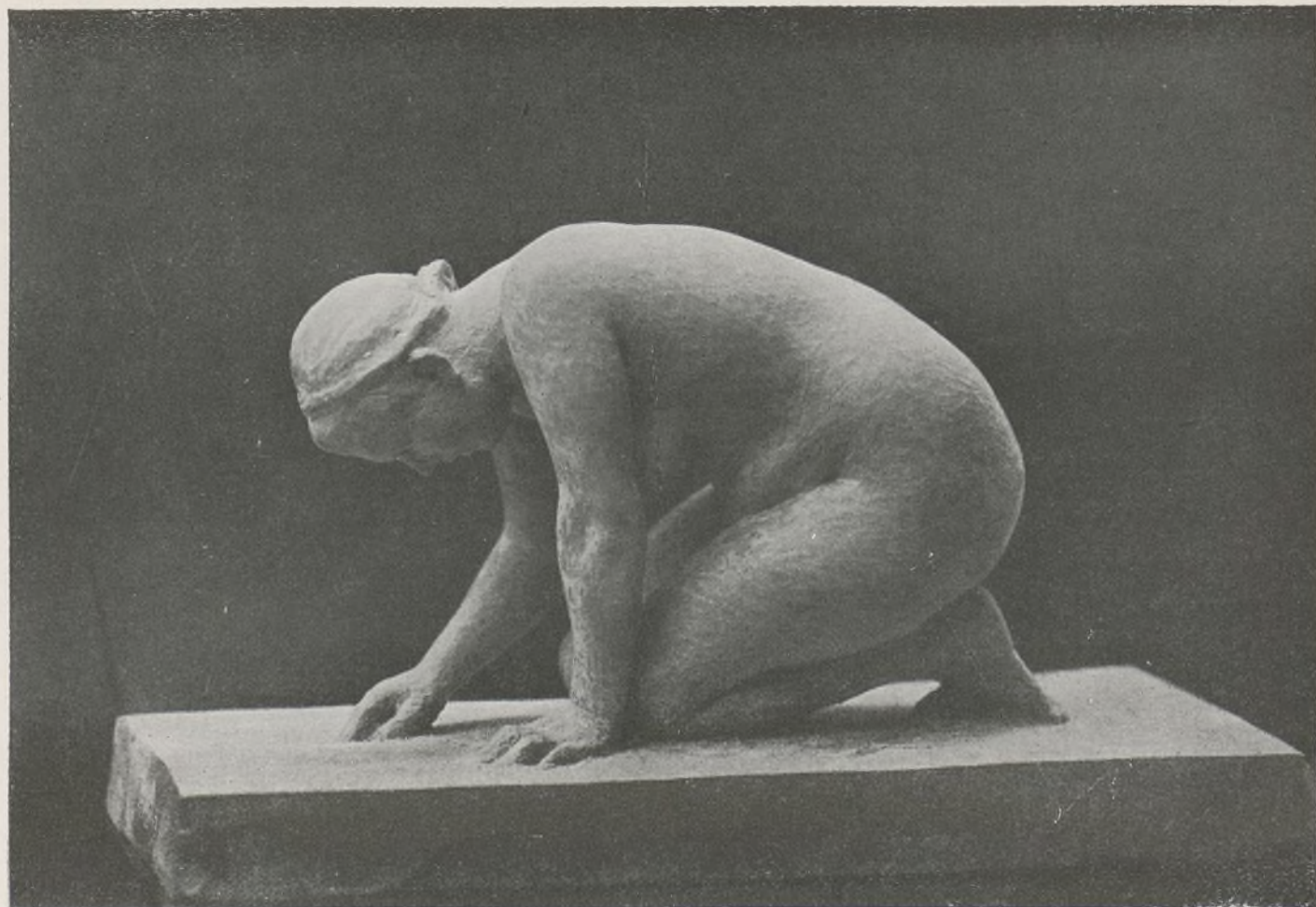
Gravure extraite du Catalogue illustré de l'exposition Zorn

ERNEST RENAN. — D'après l'eau-forte de ZORN

cela ne profite à personne ? Quelque sot ! Donc, soyez adroit, c'est là le point, l'essentiel, le seul. Il n'y a pas d'honnêtes ni de malhonnêtes gens. Il y a le brutal qui est un niais et un polisson ; et il y a l'habile homme qui est un généreux, un pieux philanthrope hanté d'un beau rêve, et réussissant pour sa part, avec combien de mérite et de peine, à réaliser un peu chaque jour l'idéal des plus nobles esprits : augmenter la somme du bonheur humain...

L'habile homme, en l'espèce, c'est Gérard de Chanluce qui, parce qu'il a toujours trompé sa femme et ne s'est jamais occupé d'elle, l'aime encore comme au premier jour et l'a rendue parfaitement heureuse. Le brutal et le sot, c'est René de Chanluce, leur fils, qui parce qu'il ne trompe pas sa femme abuse du droit que lui confère son austérité, d'être le mari le plus ennuyeux et le plus désagréable qui soit : il fait de la littérature. Jeanne, son espiègle jeune femme s'afflige de le voir obstinément plongé dans des in-folio de l'avant-dernier siècle ou corriger des épreuves en compagnie de la belle madame de Randier, jeune veuve savante, mélancolique et sournoise. Jeanne a du chagrin. Elle adresse d'abord à René les plus doux, les plus tendres reproches : « — Tu ne m'aimes plus. — Mais si, mais si... — Elle est plus intelligente que moi ?... — Oh, tu sais, je ne dis pas cela... — Tu l'aimes ? — Qu'est-ce que ça peut bien te faire, puisque c'est toi qui es ma femme ? » L'intelligence de ce jeune homme très distingué est décidément au-dessous de la moyenne. Gérard de Chanluce, son père, le vert-galant au fameux tour de main, s'efforce à le lui faire entendre : « — Ah ça, mon garçon, tu es donc idiot ? — Mon père, je ne vous comprends pas. — Parbleu ! Tu rends ta femme très malheureuse. — C'est sa faute. — Je te dis qu'elle est très malheureuse. — Elle a tort. Elle est ma femme et je suis son mari. Elle joue au tennis. Je corrige des épreuves. Je n'ai rien à me reprocher... — Mais Mme de Randier ? — Je vous répète, mon père, ce que j'ai dit à Jeanne : Mme de Randier est beaucoup plus intelligente qu'elle. Je me plais fort en sa compagnie. Elle m'aide beaucoup. Elle m'est précieuse. Je ne pourrai me passer d'elle. Je l'aime. Mais enfin elle n'est pas ma femme. Nous n'y pouvons rien, personne n'y peut rien, ni vous non plus. — Mon fils, mon fils, j'ai peur que vous ne soyez pas très subtil. Il aurait beaucoup mieux valu tromper ta femme *piano-piano* et nous laisser la paix à tous. Tu vas lui dire que tu te moques absolument de Mme de Randier... — Mais ce n'est pas vrai. — Tu vas lui dire cela. Du reste, tu es libre de faire ce qu'il te plaira, de tromper Jeanne... — C'est impossible... — Mon fils, mon fils, vous ne serez jamais qu'un idiot. »

Sur ce la petite madame de Chanluce s'empporte contre l'innocente correctrice des épreuves de René, l'accuse d'être la maîtresse de son mari, se brouille avec lui et finit, affolée de douleur, par se laisser consoler par



Gravure extraite du Catalogue illustré de l'exposition Zorn

GRYVYL (Bois). — Sculpture de Zorn



Phot. O. Væring



Appartient à M. Schou, Kristiania

G. MUNTIE. — Deux fragments de la frise ASMUND FRÆGDEGJÆVAR

NORVÈGE

Le couronnement du roi Haakon VII dans l'antique cathédrale de Trondhjem n'est pas seulement la consécration d'un souverain aimé du peuple qui l'a librement choisi, c'est aussi le couronnement de toute l'évolution du peuple norvégien, dont l'histoire n'a été qu'une immense aspiration à plus de liberté, d'autonomie réelle.

La dernière manifestation de ce généreux esprit d'indépendance, la dissolution de l'union scandinave, a attiré sur le royaume et sur le peuple de Norvège l'attention universelle; jusque-là sans doute la Norvège était connue pour son admirable nature, ses forêts, ses fjords et ses aurores boréales; on savait aussi que des hommes comme Ibsen, Bjørnson, Abel, Nansen, Grieg et Thaulow avaient vu le jour au pays du soleil de minuit; mais l'admiration qui s'attachait unanimement à leurs œuvres demeurait presque toujours spécialisée, et nul ne songeait à reporter sur leur patrie un peu de l'intérêt et de la reconnaissance que l'humanité doit à ceux qui, de quelque manière, augmentent son patrimoine. Et voilà que tout à coup, dans un grandiose élan, pacifique mais résolu, sans exemple jusqu'alors dans l'histoire, ce pays proclame qu'aux avantages politiques immédiats du groupement, d'ailleurs toujours possible, il préfère la grandeur et la beauté de l'indépendance réelle et non plus théorique, du sentiment de la responsabilité personnelle, de la liberté enfin. Et le calme, la dignité, l'étonnante discipline du peuple pendant la Révolution, l'énergie implacable mais correcte de son gouvernement forcent l'admiration et conquièrent la sympathie de tous, même de ceux auxquels n'étaient pas familiers l'histoire et les aspirations de ce vaillant petit peuple, et qui considéraient ces événements comme un simple incident dans l'histoire politique de la Scandinavie.

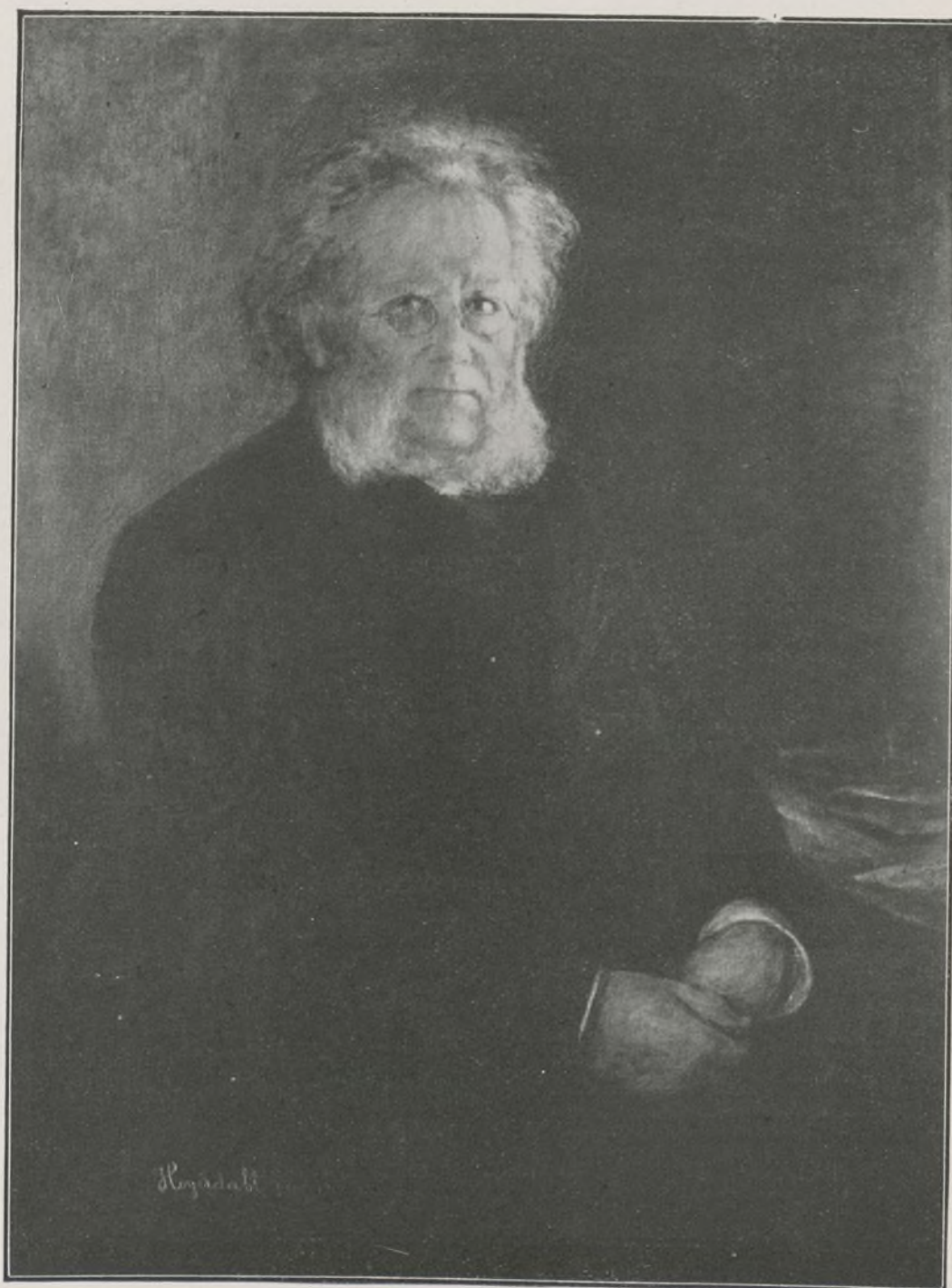
Il ne saurait entrer dans le cadre de cette étude de faire un exposé même succinct de l'histoire de la Norvège, et du reste ne serait-ce pas une démonstration inutile, toute nation vraiment digne de ce nom conservant jalousement et cherchant toujours à accroître le patrimoine de liberté que lui ont légué ses ancêtres. Au

surplus ce serait un labeur considérable, car la Norvège est un des plus anciens royaumes de l'Europe, puisque son trône a été érigé en 872 par le célèbre Harald Haarfagre (aux beaux cheveux) après de longues luttes avec les petites principautés locales. (C'est une erreur assez répandue que celle qui fait considérer la Norvège comme un état jeune, et malgré ce que cette appellation peut avoir de flatteur quand elle se réfère à l'énergie et à l'activité du peuple, il convient de dénoncer son inexactitude historique. Parmi les États actuels trois seulement existaient à cette date : l'Angleterre, le Danemark, la France.)

Mais il importe d'insister, parce que c'est le trait caractéristique, original de ce peuple, sur la soif d'indépendance individuelle que tous ses membres ont toujours ressentie, et qui, depuis leur apparition dans l'histoire, a été le mobile permanent de toutes les manifestations de leur activité physique et mentale.

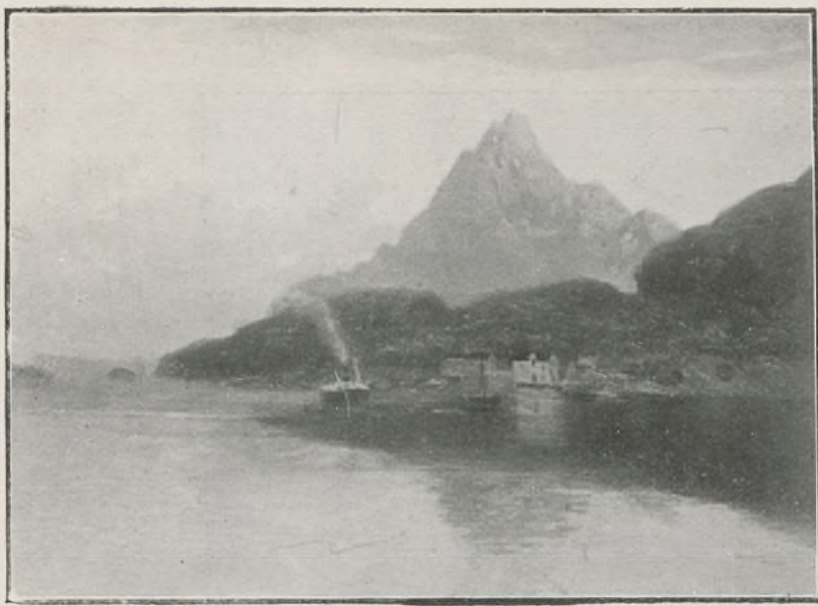
Les expéditions des Vikings, ces glorieux corsaires qui firent pleurer Charlemagne et ajouter aux litanies la fameuse invocation : « *Domine libera nos a furore normannorum*, » furent les premières preuves données par les Norvégiens de leur amour indéfectible de l'indépendance, des preuves suprêmes puisqu'elles témoignaient qu'à cette passion ils sacrifiaient tout. Le roi Harald venait de réunir toute la Norvège sous son sceptre, mais un grand nombre de chefs et de guerriers refusèrent leur soumission, préférant l'exil. Sur leurs barques haut pontées ils s'enfoncèrent dans l'Océan, les uns errant à l'aventure, amoncelant les précieux butins, les autres cherchant des foyers nouveaux; ils choisirent comme refuges sûrs les îles Féroë et le vaste désert insulaire, l'Islande, qu'ils venaient de découvrir. Tout leur parut préférable à la perte de l'autonomie; les tombes des ancêtres, la maison familiale, les terres fécondées par un labeur incessant, ils abandonnèrent tout cela pour l'Islande stérile, mais libre.

Cette manifestation suprême d'indépendance jointe à l'âpre désir des aventures lointaines, fut d'ailleurs l'ori-



HEYERDAHL. — Henrik Ibsen

Ayuntamiento de Madrid



GRIMELUND. — Un fjord

gine d'une épopée inouïe de vaillance et d'audace, c'est alors qu'ils ont conquis ou découvert la plus grande partie de l'Europe côtière, l'Angleterre et l'Amérique du Nord. Faisant croiser sur la route des cygnes leurs dragons redoutés, les Vikings allaient insouciant et joyeux à la conquête des empires fabuleux. Quand le vent sifflait dans la grande voile carrée, quand les filles de Ran tendaient vers eux leurs bras aux glauques transparences, ils accompagnaient de leurs rudes mélodies les hullements de la tempête, cette auxiliaire puissante qui les amenait en trois jours de la Norvège au large de la Bretagne, et de là, suivant que le vent soufflait de l'ouest, du sud ou du pôle, ils allaient chercher aventure en France, en Angleterre ou sur les côtes de l'Espagne sarrazine. Parfois dédaigneux de suivre les côtes et s'abandonnant à la tempête qui les avait amenés, ils se perdaient dans l'immensité de l'Océan et allaient retrouver en Amérique les hardis Norvégiens qui en l'an 1000 avaient fondé en plein empire aztèque une colonie et une ville, Leifsbudir, que les données des *Sagas* sur la durée du jour autorisent l'historien à situer près de la ville de Providence, par 41°24'10" de latitude nord.

C'est ainsi que tour à tour ils apparurent aux deux extrémités de l'Europe, en Afrique et en Orient, sur la Méditerranée et sur la mer Noire. Leurs fils enlevèrent aux Sarrasins la Sicile, aux empereurs grecs le Sud de l'Italie, Constantinople trembla devant eux ; ils découvrirent le Groenland et conquièrent les îles Orcades, les Shetland, les Hébrides, plus tard dépendances de la couronne de Norvège ; ils s'emparèrent de l'île de Man, de la moitié de l'Écosse et fondèrent un royaume et une dynastie en Irlande, à Dublin ; enfin, de concert avec les Danois, ils occupèrent une partie de l'Angleterre, le pays de Galles, la Cornouaille et le Northumberland et forcèrent le roi de France à leur abandonner une de ses plus belles provinces.

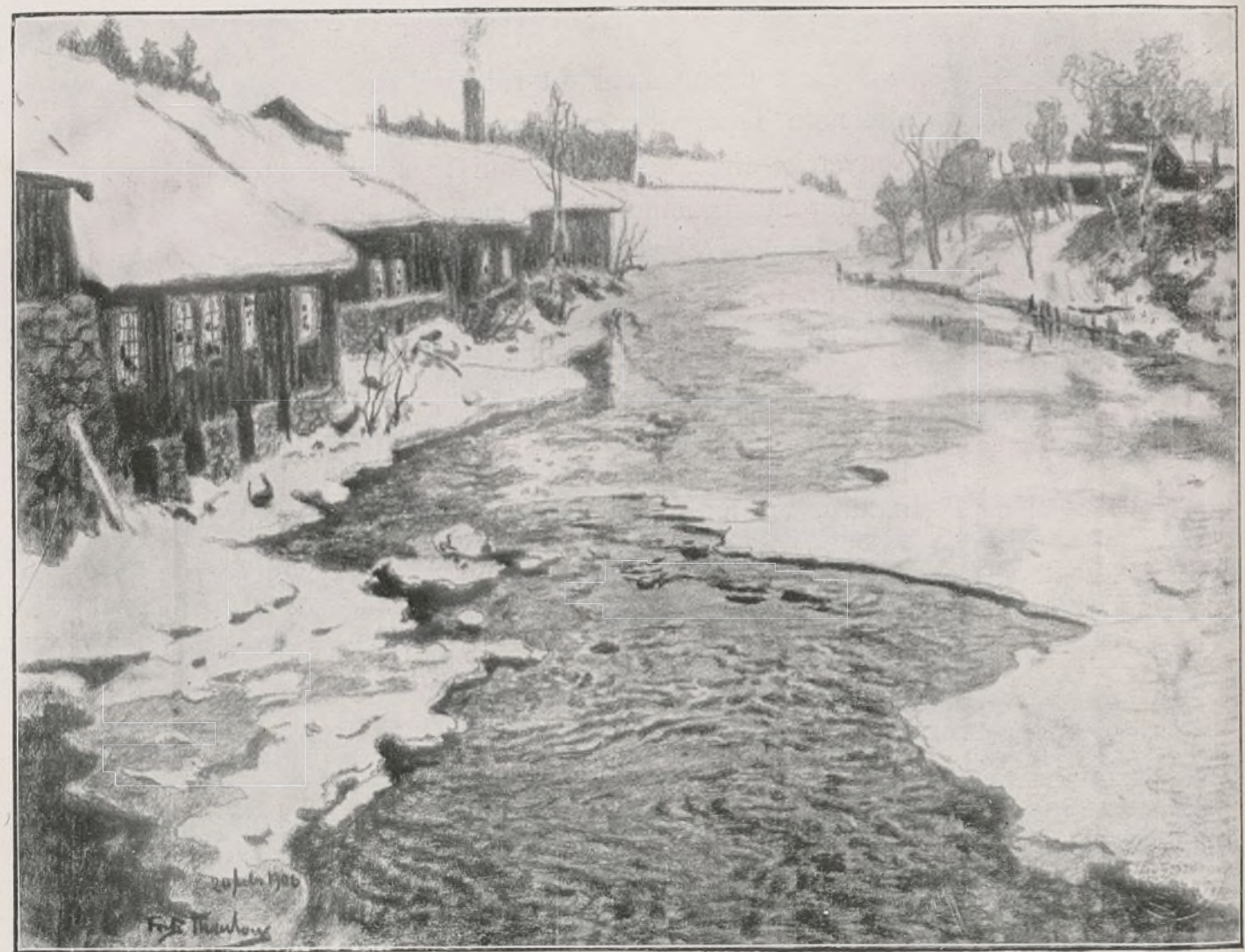
Et qu'on n'objecte pas l'inutilité de leurs efforts ; formidables individualistes, entités puissantes douées d'un admirable pouvoir d'organisation, ils groupèrent autour d'eux les éléments inertes et désagrégés des sociétés composites du premier millénaire. Doués d'une remarquable faculté d'assimilation, ce sont les Normands, fils des Vikings, qui ont rédigé et fait connaître à l'univers les légendes celtiques et les gestes des héros francs. Ce sont eux encore qui, suivant Viollet-le-Duc, créèrent et répandirent l'art gothique dont la Norvège s'enorgueillit de posséder un admirable monument, la cathédrale de Trondhjem, l'antique capitale de la Norvège, qui fut le berceau et le tombeau du roi évangélisateur, Saint Olaf, et a conservé à travers les siècles le privilège de voir sacrer les rois.

Or, la race, demeurée pure de tout croisement, n'a pas dégénéré depuis les temps héroïques. Le fjord, nid mouvant et tragique où grandirent les Vikings et les rois de mer, lance toujours sur le monde de hardis compagnons ; et les arrière-petites filles des blondes héroïnes des *Sagas* se sont transmis à travers les siècles, pour en animer leurs fils, l'aventureux génie des ancêtres : c'est encore sur ces côtes qu'on trouve les meilleurs marins, c'est là qu'ont surgi les intrépides que hante la conquête du pôle, les Nansen, Sverdrup, Amundsen.

Mais aujourd'hui que les manifestations violentes des divers génies des peuples deviennent, heureusement, de plus en plus rares, et que les hasards de l'évolution sociale ont localisé dans le centre de l'Europe les rivalités d'influence politique et les luttes de classes dont les conditions démographiques et géographiques tiennent la

Norvège éloignée, c'est dans l'activité artistique seule que peut se trahir la particularité instinctive de cette race, cet amour passionné de l'indépendance.

L'art vit de la liberté, mais la liberté n'a pas elle-même de meilleur soldat que l'art qui forme les intelligences et les volontés à la poursuite de la personnalité. Toute l'histoire de la Norvège n'a d'autre explication que cette mutuelle réaction. La séparation de la Norvège et du Danemark au début de cette période a libéré l'esprit norvégien du joug intellectuel de Copenhague, sentinelle avancée de la culture latine, et a permis l'éclosion rapide et toujours croissante de cet art prodigieux, profondément et simplement original parce qu'il est basé sur la tradition, jalousement conservée à travers les siècles par les paysans que leur isolement même protégeait contre toute intrusion, et profondément humain parce qu'il se refuse à toute convention, à toute règle préconçue, à toute discipline arbitraire, et ne prétend pas

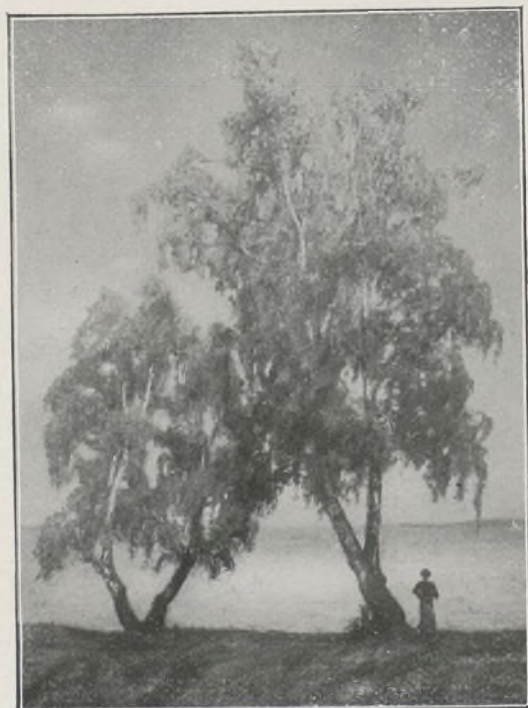


FR. THAULOW. — Vieille Fabrique, d'après un fusain, fait spécialement pour le *Figaro Illustré*

diriger ses fidèles par les mêmes chemins vers la Beauté. Et ce sont là précisément les deux caractères essentiels de cet art norvégien qui inspire universellement tant de respect et de sympathie pour ce petit peuple de deux millions et demi de citoyens, aujourd'hui classé par son effort intellectuel parmi les plus grands.

Il est malaisé de définir les véritables causes de cette floraison inouïe et de cette passion d'autonomie individuelle qui l'a déterminée : les peuples, comme les hommes, naissent peut-être avec leurs passions, mais le germe de liberté que les Norvégiens portaient en eux a trouvé un terrain favorable dans cette péninsule rocheuse et s'est encore développé dans la lutte séculaire qu'ils ont dû mener contre la nature rebelle pour assurer leur existence. D'ailleurs les prodigieuses beautés de cette nature sauvage ont influé sur le Norvégien : il s'est habitué à voir la nature physique s'affirmer dans sa plus grande force, et dans l'ordre mental il s'est accoutumé à exprimer ses pensées, ses rêves et ses conceptions avec la même énergie et la même insouciance audacieuse que ses actes reflétaient déjà.

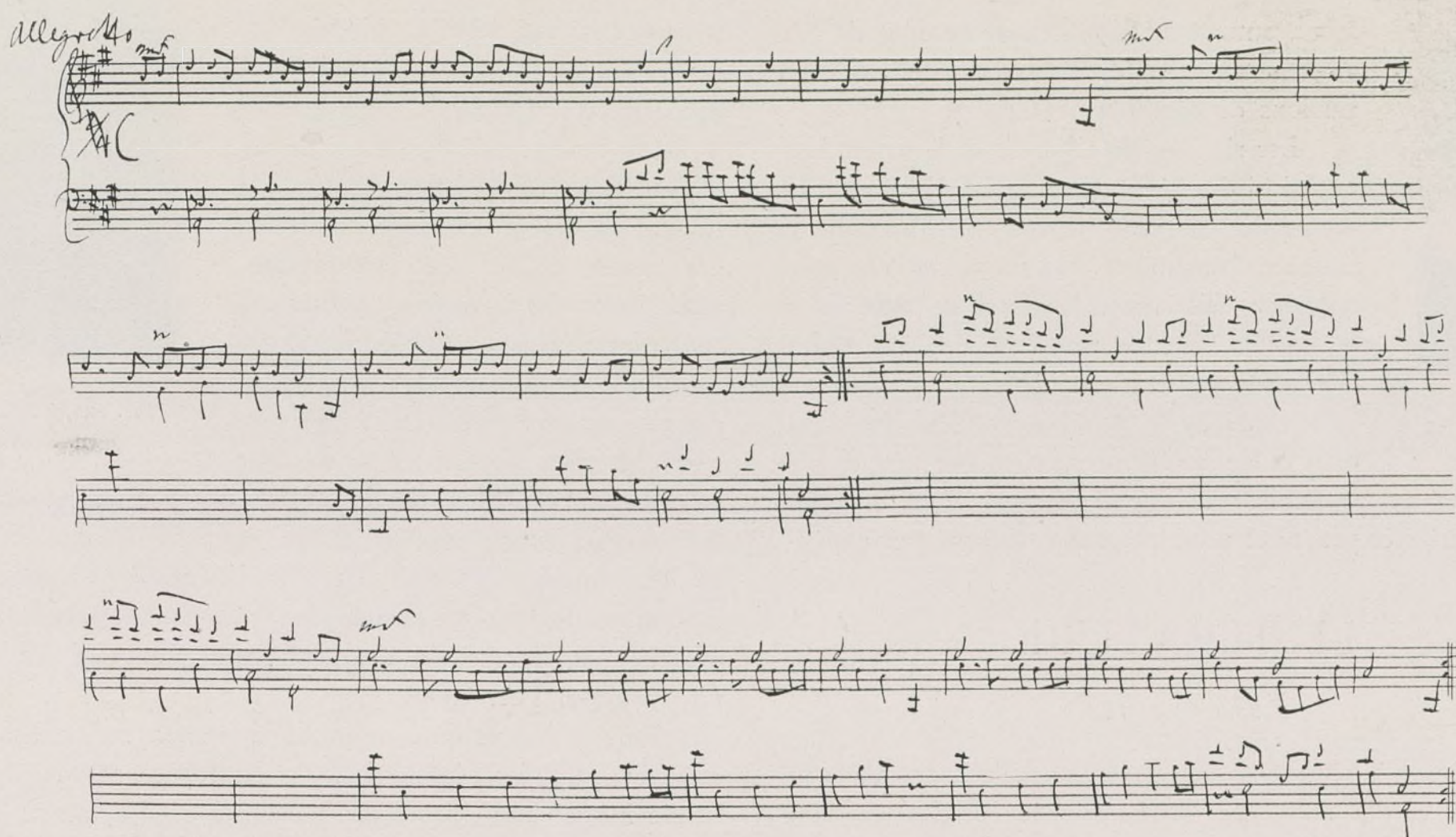
Dès le début de leur histoire leur personnalité est très marquée, très différente de celle de leurs voisins de même race, les Danois et les Suédois : Ce sont des natures sauvages, téméraires, lâchées par le monde comme des forces naturelles indomptées, taillées à coups de hache comme les montagnes de la légende, se complaisant



HEYERDAHL. — Le fjord de Kristiania

Halling

Recueilli par L.-M. LINDEMAN (1812-1887)



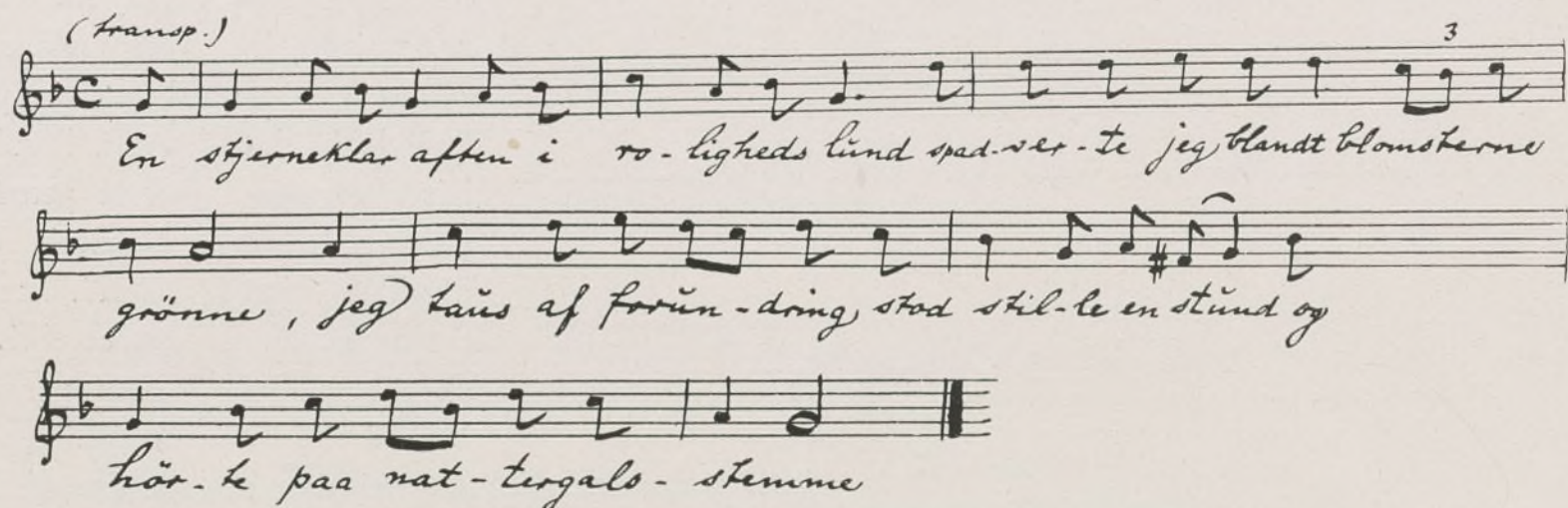
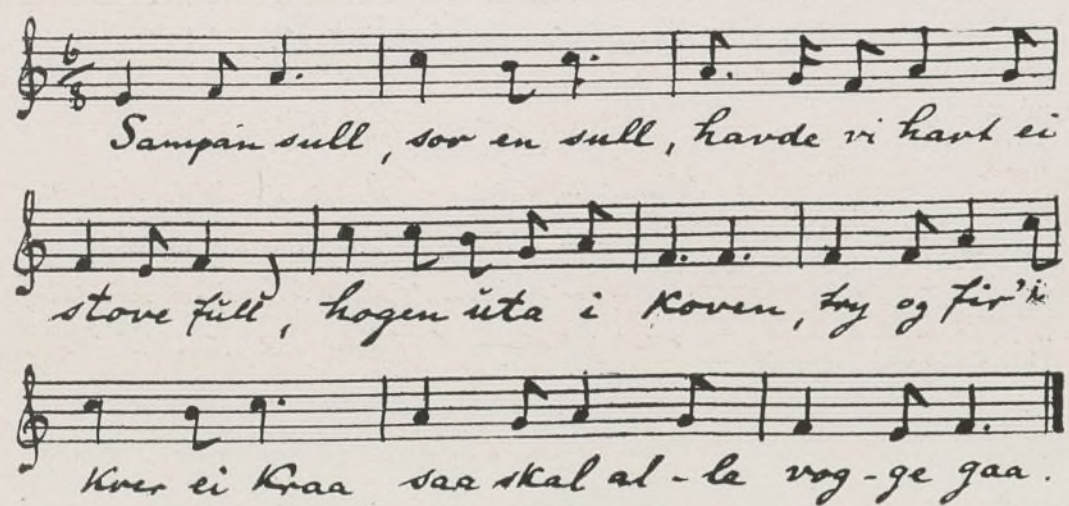
Inséré avec l'autorisation de MM. Warnub,
éditeurs à Kristiania.

Deux Chants populaires

Recueillis par C. ELLING

Mel. en mode dorien de Söndmøre

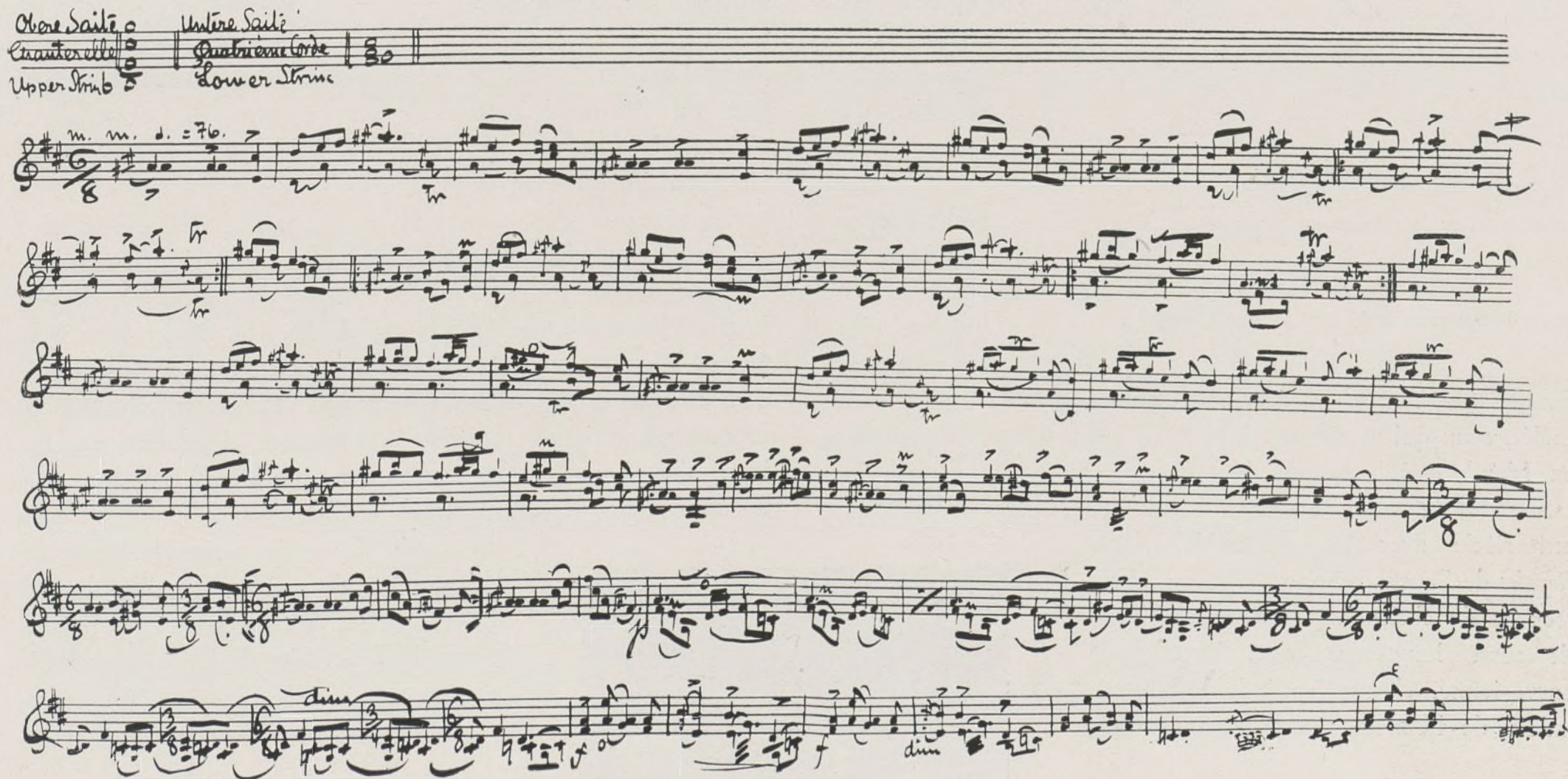
Berceuse en mode lydien de Nordfjord



Catharinus Elling

Skuldalsbruri Gangar

Danse pour violon du Hardanger, recueillie par J. HALVORSEN



Inséré avec l'autorisation de M. Peters,
éditeur à Leipzig.

Originalaufzeichnung von
Jonas Halvorsen



Phot. Rude, à Drammen
TH. KITTILSEN. — "Troll" lavant son fils

FIGARO ILLUSTRÉ

aux aventures de Sigurd tueur de dragons, aux amours tragiques de Brynhild, aux sauvages passions du forgeron Vœlund.

Les rigueurs du climat et de la nature leur ont ainsi donné l'énergie active, la grandiose beauté de leur cadre familial leur a donné la fantaisie imaginative. La lutte de ces deux tendances fait encore la trame de leur vie et de leur art. Et c'est peut-être ainsi à la nature elle-même qu'il faut attribuer une grande part de l'originalité de cet art merveilleux sur lequel cette étude forcément succincte ne prétend qu'à

attirer l'attention du public soucieux de pénétrer l'âpre et grand génie qui dirige ce peuple et préside à son évolution tout entière.

LITTÉRATURE

Les origines

Quand un Viking avait succombé de mâle mort, dans un combat, ses compagnons, les hommes à la cuirasse d'or, lui dressaient un bûcher face à la mer ; ils y entassaient ses bijoux

et ses armes, et tandis que la flamme montait dans le ciel, tordue par le vent du large, les Scaldes entonnaient la *Drapa*, le chant qui défie les héros, et, rappelant leurs exploits, les consacre aux délices du Valhall.

Ainsi, à l'aube même de l'histoire norvégienne, la poésie est le vibrant écho de la Vie, de l'âpre et belle réalité ; et ces chants commémoratifs d'un rythme impérieux se transmettent de générations en générations jusqu'au jour où les grandes

dynastiques, qui relia la Norvège au Danemark depuis la fin du XIV^e siècle. A dater de cette époque, Copenhague est le foyer intellectuel de tout le Nord, le danois devient la langue officielle et le latin la langue littéraire et savante des hautes classes. Seuls les paysans, insoucieux des régimes politiques, conservent leur langue nationale et leurs coutumes traditionnelles ; c'est aussi parmi eux, et là seulement, que l'activité littéraire subsiste ; c'est de cette époque que date l'inestimable trésor des poésies populaires et des contes pleins d'humour et de verte vigueur où s'agitent les personnalités les plus en vue du passé, les personnages mythiques, et tout un groupe de types familiers curieusement dessinés, sur le modèle desquels Ibsen plus tard crayonnera son immortel Peer Gynt.

Mais en dehors de cette production anonyme, constamment enrichie par les improvisations des conteurs, la Norvège lettrée fut pendant cinq siècles tributaire des littératures danoise et allemande. Pour qu'un

art national et individuel pût surgir, il aurait fallu que la Norvège prît conscience de la valeur et de la beauté de sa tradition populaire, il aurait fallu aussi que les esprits vraiment marqués pour les destinées littéraires pussent participer à l'évolution générale de la pensée européenne ; il aurait enfin fallu la liberté. Les premières de ces conditions furent réalisées par trois hommes de génie, tous d'ailleurs de simple extraction : Au XVI^e siècle Peder Claussen avec sa *Description de la Norvège*, et une traduction en norvégien moderne des *Sagas Royales* ravive dans l'esprit national les souvenirs de sa gloire antérieure. Au XVII^e siècle, Petter Dass écrit sa *Trompette du Nordland* pour célébrer la nature et la vie populaire du nord de la Norvège ; et c'est d'un seul coup toute la poésie populaire

qui surgit aux yeux des lettrés. Enfin au XVIII^e siècle l'étonnant Holberg, formé par l'étude des œuvres de Montaigne, Bayle, Locke, Newton, Leibniz, Spinoza, Addison et Swift dote à la fois la Norvège et le Danemark d'une pensée, d'une littérature, d'un théâtre et d'une prose nouvelles. Historien, philosophe, dramaturge, satiriste, moraliste, cet homme, doué d'une activité incroyable, initia le monde scandinave aux idées nouvelles ; sans doute ces idées ne purent germer comme elles l'auraient fait dans un terrain libre ; du moins le labeur de Holberg eut le mérite d'éveiller l'esprit de critique et d'examen, et, parallèlement, le désir, bientôt le besoin d'indépendance.

Les premières années du XIX^e siècle



Phot. Rude, à Drammen
TH. KITTILSEN. — "Troll" se plaignant de sentir tout si vieux

Bæ far!

Wangel

Wm. — ja vel Men, ser?

Bolette

(blinker og nikker til ham)

Du kan da vel skønne at vi har gjort det alt sammen for overlever Arnholms skægt. Når skig, en god ven kommer første gang og huser på dig

Wilde

(smiler og nikker i ham)

Sank, — han, som har været Bolettes kære, far!

Wangel

(med et halvt smil)

Sto er mig rigtig et par poliske — Nå, herre gud, — det er jo i grunden så ganske naturligt, at vi er hende, som ikke mere er befundet os indre. Men alligevel. Se der, Wilde. (ger rød- pætkem fra sig) Ned på kontoret med den — Hej, småpiger, — jeg liker ikke dette her. Støke gråden, forstår? Dette, at er således hvert år — Nå, — hvad skal man sige! Det kan vel sagens ikke gøres anderledes.

Wilde

(vil gå gennem haven til venstre med vade- sken men standser, vender sig og peger ind)

Appartient à la collection Collin, à Copenhague

HENRIK IBSEN. — Fragment du manuscrit de *La Dame de la Mer* (1888)

familles font réunir, avec les récits dont la tradition les a entremêlés, ceux qui se réfèrent à leurs ancêtres. C'est principalement en Islande et à la cour de Norvège que fleurit toute cette littérature des *Sagas*. Elle arrive à son apogée vers le milieu du XIII^e siècle avec les admirables *Sagas Royales* de Snorre Sturlason, et les *Eddas*, recueils de chants mythiques ; elle fleurit aussi longtemps que l'autonomie norvégienne, c'est-à-dire jusqu'à l'instauration de l'Union, née de complications



CHR. SKREDSVIG. — Illustration pour la Chanson de Valders

Fjerde Handling

(*Juleaften i Frostegaarden. Det er mørkt i Stuen. De to Paa Bagvejen er Udgangsdør, Tændt paa den ene Side, Paa paa den anden.*)

(*Agnes står iøjeblikkeligt ved Døren, og stirrer ind i Mørket.*)

Agnes

Endnu ikke! Endnu ikke! —

O, hvor tungt det er at vente, —
Længsels Raab paa Raab af Stikke,
aldrig noget Paa at hente! —

Tuusen faldet blødt og sødt,
har, som med et Linskaik, blødt
Faldt paa den gamle Kirke — —

(*Lytter.*)

Hjælp! Jeg hører Grundet knirke!
Fødtur, faste Standsbrind!

(*Åbner Døren og lukker op.*)

Er det dig? Kom ind, kom ind!

(*Brand kommer ind, bilsmed, i Ridsklader, som han under det følgende kaster af sig.*)

Appartient à la collection Collin à Copenhague

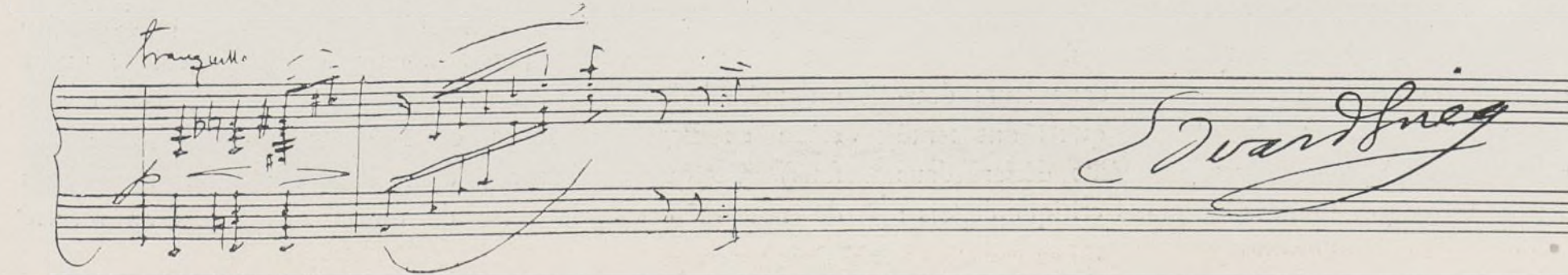
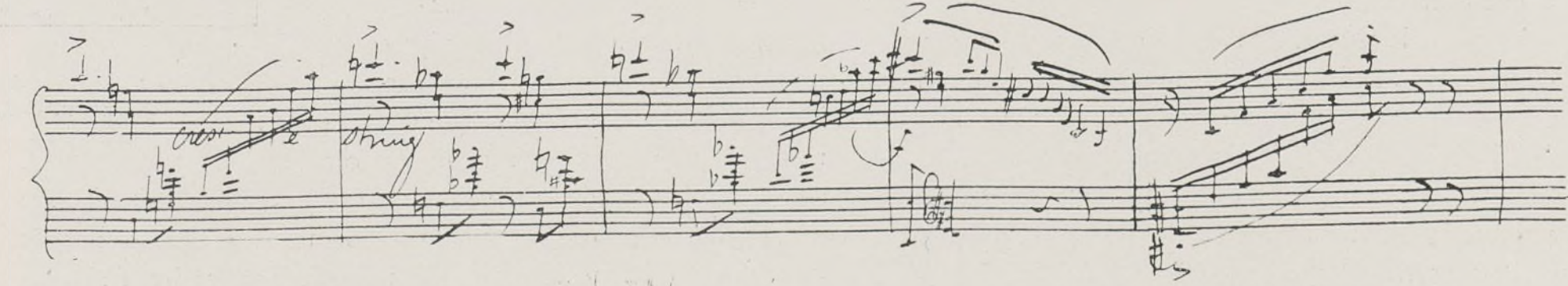
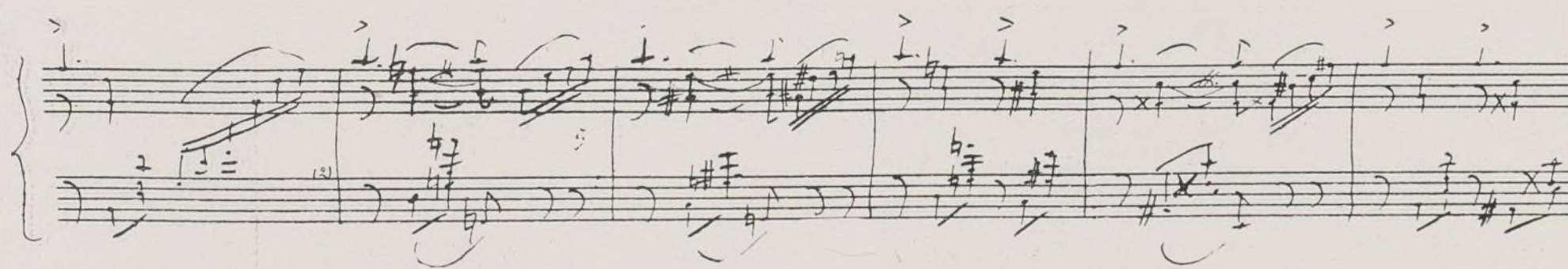
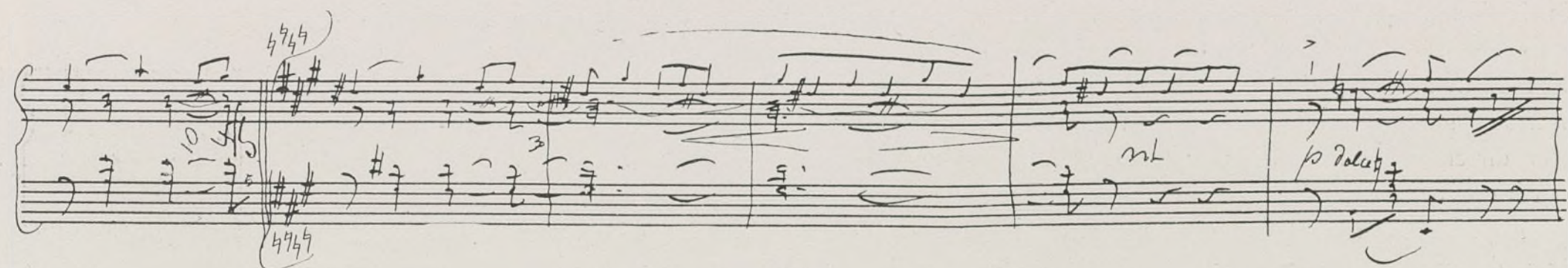
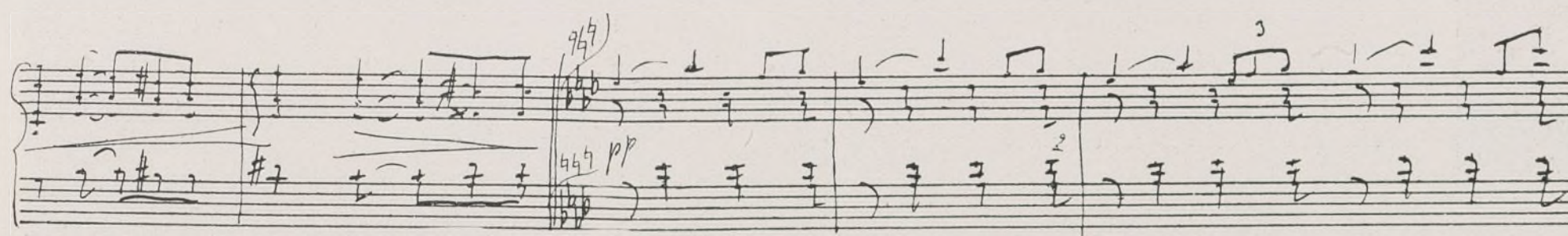
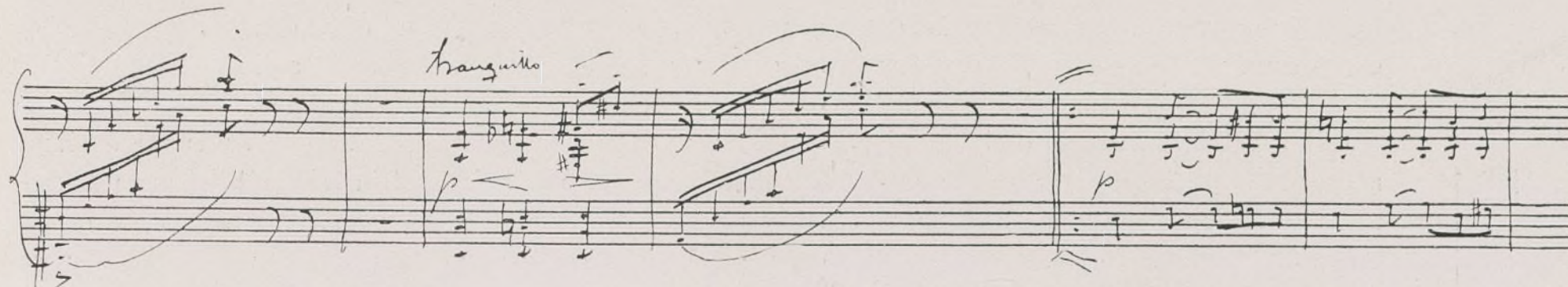
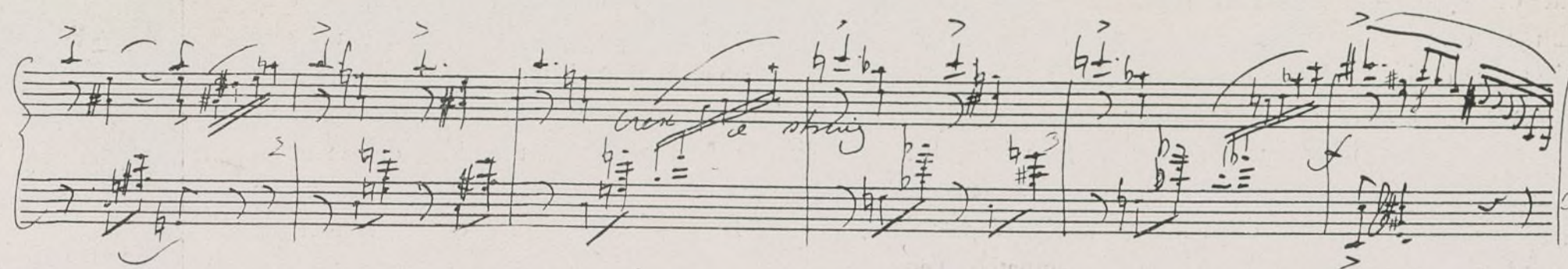
HENRIK IBSEN. — Fragment du manuscrit de Brand (1865)

Salon

Autographe musical de EDVARD GRIEG

Op. 65 N° 4

Allegretto con grazia



Inscrit avec l'autorisation de M. Peters,
éditeur à Leipzig.

virent la Norvège conquérir son autonomie politique; mais ce fut seulement après qu'une génération eut grandi aux rayons vivifiants de la nouvelle liberté, que la littérature norvégienne naquit en la personne du grand poète Wergeland (1808-1845).

Admirateur fervent de Shakespeare, héritier direct du génie encyclopédiste de Holberg, mais d'une nature plus généreuse et plus emportée, le poète Henrik Wergeland s'élance avec fureur à l'assaut du pseudo-classicisme et revendique pour la jeune génération le droit à la liberté absolue de la pensée et de l'action. En face de lui se dresse le délicat poète Welhaven et la lutte s'engage implacable entre ces deux grands esprits qui

incarnent, l'un avec son talent, l'autre avec son génie, la tradition danoise et l'esprit d'émancipation. Servi par l'incroyable fantaisie de l'imagination, l'essor hautain de la pensée, et la vibrante tendresse du cœur, le lyrisme rayonnant et fascinateur de Wergeland l'emporte sur le sévère esthétisme de son rival, et assure le définitif affranchissement de la pensée norvégienne. D'ailleurs les résultats immenses de ce mouvement national apparaissent aussitôt. Les historiens Keyzer et Munch rééditent les *Sagas*, publient leurs études sur l'ancienne langue nordique et écrivent l'*Histoire de la Norvège*; le pasteur Landstad recueille les chansons populaires, Asbjørnson et Moe font paraître leur célèbre édition des contes norvégiens.

Le drame norvégien

Vers 1850, la création des scènes nationales de Bergen et Kristiania, à l'instigation du célèbre violoniste Ole Bull, marque une date décisive dans l'histoire de la littérature norvégienne, car cette fois l'organe a créé la fonction : c'est en effet pour les doter d'un répertoire national que les deux grands dramaturges norvégiens, alors directeurs artistiques de ces théâtres, écrivent leurs premières œuvres.

Aujourd'hui que l'humanité moderne réclame comme pères de sa pensée ces deux grands écrivains, n'est-il pas caractéristique du génie scandinave que l'œuvre littéraire la plus indépendante peut-être, en tout cas initiatrice de nos temps ait eu comme solides fondements les lointaines épopées des vikings? C'est en effet des *Sagas* qu'ils ont tiré leurs premiers drames, c'est en écoutant les anciens scaldes qu'ils ont créé leur style d'une si puissante simplicité, c'est dans la fréquentation des âmes ancestrales, qu'ils se sont révélés si fiers individualistes, c'est en recherchant dans l'âme contemporaine l'évolution des qualités anciennes de la race, qu'ils se sont passionnés à l'examen des grandes questions vitales.

C'est, en effet, le suprême mérite de ces deux grands écrivains, de n'avoir jamais envisagé le théâtre comme une lâche évasion des graves et nobles soucis humains, de n'avoir jamais cultivé l'art pour l'art; ils ignorent le snobisme, l'exotisme, le dilettantisme, toutes ces fleurs de serre qui meurent au souffle puissant de la nature : c'est le problème même de la vie que leur esprit se pose et cherche à résoudre dans leurs œuvres théâtrales. En ce sens, ils sont les héritiers directs des Grecs, de Shakespeare et de Goethe; comme ces génies, c'est en eux-mêmes qu'ils ont scruté le mystère; c'est à la lueur de leurs émotions propres, c'est dans leurs douleurs, leurs joies, leurs élans et leurs chutes qu'ils ont tenté de déchiffrer l'immuable Énigme. Ibsen lui-même déclare dans une de ses lettres à Georges Brandès, le grand critique danois :

« Tout ce que j'ai écrit a eu pour origine une impression personnelle en une situation de mon existence; je n'ai jamais été poussé à écrire, par le fait d'avoir, comme on dit, trouvé un sujet intéressant. » Bjørnson ajoute :

« C'est mon sang, c'est mon âme qui court dans toutes les lignes que je trace. » Commentant ces deux paroles, un critique norvégien, M. Gerhard Gran, a formulé cet axiome qui, résume toute la doctrine norvégienne, et qui, en beaucoup de pays, sonne comme un glas de la production littéraire contemporaine : « Trouver un bon sujet, c'est du dilettantisme; porter en soi une idée qui exige et se crée une forme, c'est de l'art. » C'est, en effet, la communion intime de la vie mentale du poète et de l'œuvre scénique, cette véracité de l'emprise vitale sur une âme particulièrement sensible, qui donne au théâtre norvégien la gravité émouvante et mystérieuse qui, tout à coup, étreint le spectateur et le contraint à la réflexion compatissante, puis au retour sur lui-même.

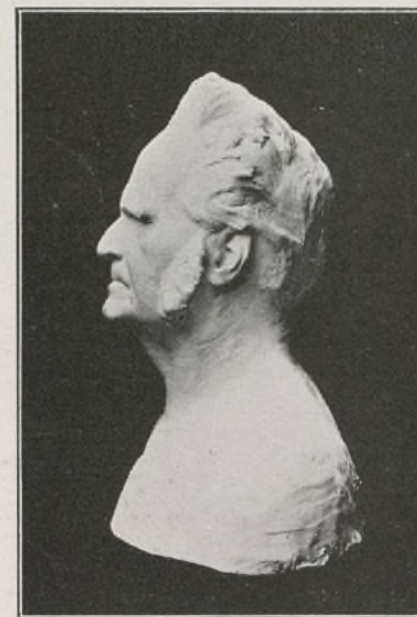
Cette sincérité profonde et la noblesse de leurs préoccupations sont d'ailleurs peut-être les seuls liens qui unissent ces deux grands esprits; car en tout autre sens, leurs chemins dès l'origine se séparent : Bjørnson est optimiste; il a foi dans la grandeur, la justice et la beauté de la Vie; il a foi dans la force, dans l'œuvre, dans le destin de l'Homme; il a foi dans l'efficacité de l'action sociale collective; on le sent assuré du processus ascendant de l'évolution vitale, « du triomphe éternel du printemps sur l'hiver ».

Ibsen au contraire, trouve la vie sociale dangereuse et n'a confiance que dans la volonté individuelle pour assurer le triomphe définitif du beau et du bien. Car il est avant tout le grand apôtre de la liberté; à ce titre, il aura été l'éducateur de sa race et aura rendu possible l'émancipation définitive de sa patrie; il déclare la guerre à l'esprit de mensonge et à ses enfants : l'hypocrisie, les préjugés, la convention et l'acceptation passive de la règle. Il a voué une haine profonde aux « soutiens de la société », qui vivent sur le fonds commun des idées reçues et de la morale courante, « cette moralité qui sent la pourriture comme les draps d'enterrement », il poursuit de cruels sarcasmes les timides qui tremblent toujours pour quelqu'un ou quelque chose, et surtout la foule, dans laquelle l'individu n'est plus qu'un simple numéro, incapable par conséquent de s'affranchir des subits entraînements, des obscures sollicitations qui fermentent dans l'âme collective de la « majorité compacte ». Il exige qu'en toutes choses, personnelles ou sociales, l'individu agisse librement, conformément à sa nature, à son idéal; car

alors, conscient de sa volonté, de ses droits et de ses devoirs il pourra prendre une décision utile, et sentir engagée sa responsabilité personnelle. Il ne faut pas croire d'ailleurs que l'individualité prônée par Ibsen soit égoïste; tout au contraire, le développement exagéré des particularités natives du moi lui paraît odieux, et il y voit souvent un préambule à la folie (c'est la conclusion de la fameuse scène de *Begriffenfeld* et de *Peer Gynt* dans l'asile des fous). Ce qu'Ibsen prône, c'est le choix d'un idéal hors de nous-même et la mise de toutes nos forces au service



Phot. O. Væring. — Appartient au Musée de Kristiania
EYOLF SOOT. — Le poète Jonas Lie et sa femme



Appartient au Musée de Kristiania
G. VIGELAND.
Buste de Bjørnstjerne-Bjørnson



Phot. O. Væring. — Appartient au Musée de Kristiania
EILIF PETERSSEN. — Le poète Arne Garborg

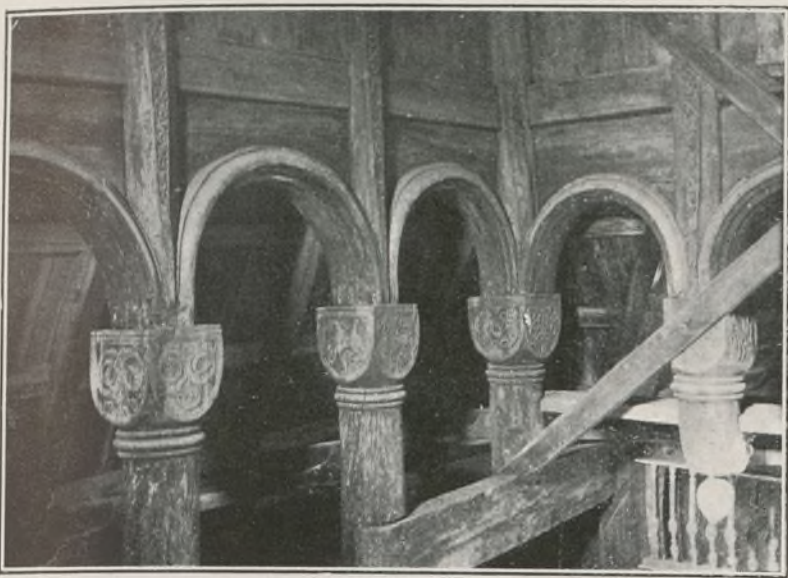


Reproduction interdite

BÆVERDALEN (LA VALLÉE DES CASTORS) (NORVÈGE)

GERHARD MUNTHE

Ayuntamiento de Madrid



Intérieur de l'Eglise de Urne (XIV^e siècle)

chez les autres, tu traites l'humanité comme un but et jamais comme un moyen. »

Pour mettre à la scène des idées aussi élevées, le grand dramaturge s'est créé un instrument spécial, cet art étrange fait de réalisme minutieux et de haute généralisation, qu'on a souvent, et peut-être improprement, appelé symbolisme.

Cette technique si curieuse fut à ce point séductrice qu'elle a complètement accaparé le poète lui-même, et l'a contraint à abandonner les autres modes d'expression littéraire. Au contraire Bjørnson s'est montré aussi délicieux conteur, fin romancier et vibrant poète, que puissant dramaturge. Son admirable poésie « *Oui nous aimons ce pays* » est, dès son apparition, devenue le chant national norvégien, et ses exquis nouvelles champêtres *Synnøve Solbakken*, *Arne*, etc., sont peut-être les récits les plus populaires de toute la Scandinavie. C'est qu'il a intensément le don de la description, le pouvoir de l'évocation et surtout la tendresse émue et émouvante qui enveloppe tous ses Récits d'une atmosphère adorable de fraîcheur et de beauté.

De 1870 à 1890, la plupart des écrivains norvégiens ont écrit pour le théâtre, mais sans obtenir un succès digne de leur renommée de narrateurs. Un seul grand dramaturge s'est révélé pendant toute cette période et c'est Gunnar Heiberg. Par l'audace de ses sujets, et son absolu dédain de la technique admise, il a souvent effrayé ses auditeurs, mais il les a bien vite reconquis par son inéprouvable esprit d'analyse et d'observation mordante; dans ses dernières œuvres, il s'est efforcé de ressusciter la comédie d'Aristophane, en traçant des caricatures schématiques mais singulièrement puissantes des politiciens (*Le conseil du peuple*), et des journalistes (*La mère de Harald Svan*).

Il convient de rendre ici hommage aux remarquables artistes dramatiques qui ont incarné les divers personnages d'Ibsen, Bjørnson et Heiberg, et de rappeler les noms glorieux de Laura Gundersen, Johannes Brun et Sofie Pærelus. Les exigences d'interprétation du drame norvégien sont si grandes que Bjørnson lui-même dut à plusieurs reprises prendre la direction du théâtre de Kristiania pour en fixer et maintenir la tradition. Depuis 1880, c'est son fils, Bjørn Bjørnson, qui organise effectivement ces représentations; c'est lui qui dirige le « Théâtre National » depuis son inauguration, en 1899 : il a rendu les plus grands services à l'art norvégien en groupant

FIGARO ILLUSTRÉ

de cette idée librement acceptée, et c'est le culte de la liberté et de la volonté qui permettront de réaliser sous une forme individuelle les caractères généraux de l'humanité; c'est, en définitive, une nouvelle illustration de la parole de Kant : « N'agis que selon la maxime qui puisse devenir règle universelle. Agis de sorte que, soit en toi, soit

autour de lui une troupe aussi remarquable par son homogénéité que par la valeur individuelle de ses membres, en poussant la précision et le luxe de la mise en scène à un degré merveilleux, et surtout en consacrant aux études et répétitions une activité inlassable qui lui a permis de monter en moyenne une vingtaine de pièces par an. On doit citer parmi ses plus actifs et talentueux collaborateurs M^{mes} Johanne Dybwad et Meilønder, MM. Eide et Christensen.

Le roman norvégien

Moins connus peut-être du public Européen, parce que cette forme littéraire a une force de diffusion très inférieure à celle du théâtre, les romanciers norvégiens méritent pourtant l'attention universelle par la valeur des sujets qu'ils étudient, par la hardiesse de leurs conceptions et par l'originalité si puissante de leur forme. Parmi eux, il convient de mettre hors de pair Jonas Lie, Alexandre Kjelland, Arne Garborg et plus tard Knut Hamsun et Johan Bojer.

Dès ses débuts, Jonas Lie, contemporain d'Ibsen et Bjørnson, conquiert la faveur du public par une série de nouvelles où il utilise ses facultés d'intense observation à étudier la vie journalière des habitants du Nordland et le métier du marin; mais ce succès se mue en triomphe le jour où, abandonnant ces sujets de genre, Jonas Lie s'attaque directement aux grands problèmes généraux de la vie sociale et familiale.

De cette époque datent ses fameux romans *La famille de Gilje*, *Puissances de l'abîme*, *Niobé*, *Derrière le rideau de fer* et ses recueils de contes, *les Trolls*. Réaliste convaincu, Jonas Lie regarde la vie sans illusion ni faiblesse. Pour-

tant, et c'est là que réside son originalité et sa puissante séduction, il n'éprouve pas comme Ibsen le besoin de proclamer la cruelle vérité, il n'a pas non plus comme Bjørnson la flamme de l'apostolat; il a en l'homme une calme confiance; il ne peut imposer silence à sa grande compassion pour tout ce qui souffre, à sa sympathie pour tout ce qui est sain, grand et beau, mais pour cacher son émotion, il a constamment recours à l'humour, un humour très particulier fait de fine observation et de tendre enjouement.

En face de Jonas Lie tout vibrant de cette discrète tendresse se dressait naguère encore la silhouette de Alexander Kjelland, le plus spirituel des auteurs norvégiens.

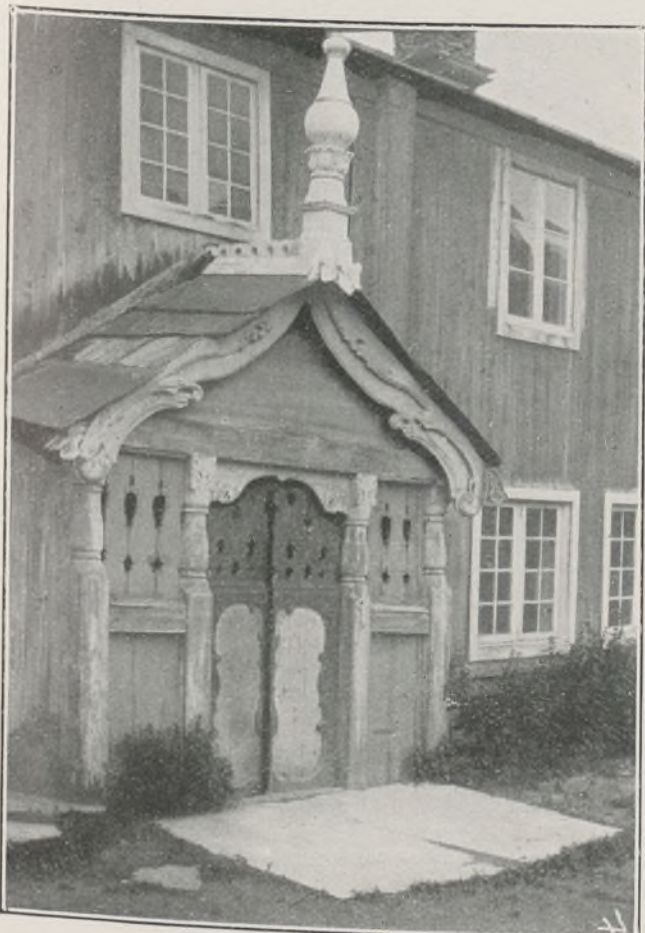


Phot. Skarpmoen

Un coin du Musée d'art décoratif de Kristiania
Portail de l'église de Aal, tapisserie du
xvi^e siècle, sièges d'église en bois



Cathédrale de Trondhjem (le chœur)



Entrée d'une vieille maison à Tofte (Dovre)



« Antemensale » (rétable) du XIII^e siècle. Appartient au Musée de Bergen

**



G. MUNTHER. — « Gjallarbrui » (Le pont des morts), pour l'illustration d'une chanson populaire du XIII^e siècle

FIGARO ILLUSTRÉ

Issu d'une ancienne et notable famille, Kjelland s'est fait le champion élégant mais passionné des idées libérales et humanitaires, l'adversaire irréductible des traditions et des préjugés qui entravent l'homme dans sa conquête du bonheur et de la vie : sa vision moins haute mais plus précise peut-être que celle d'Ibsen lui dénonce comme ennemi irréductible de la personnalité, comme suprême « Poison » l'ensemble des règles uniformes, arbitraires et déjà surannées qui sont offertes à la jeunesse comme unique aliment de son développement. Propagateur acharné des théories les plus audacieuses, Kjelland force même les sympathies de ses adversaires par

son étincelant esprit et sa stricte élégance.

Tempérament inquiet et fougueux, Arne Garborg est certainement la nature la plus complexe, la plus antithétique qui se puisse imaginer ; poète et penseur, piétiste et rationaliste, enthousiaste et ironique, il est avant tout un grand sincère qui se passionne pour tout ce qui peut le conduire plus avant dans l'étude du problème vital. L'histoire, la religion, la philosophie, les sciences naturelles et sociales, il s'est tout assimilé, mais à ce labeur écrasant, son œuvre n'a rien perdu en spontanéité et en intensité, car elle est toujours traversée par cette compassion vibrante et si délicate qui l'a rendu presque aussi populaire que Bjørnson.

Après une jeunesse de misère et d'aventures effroyables, Knut Hamsun s'est imposé à l'attention de l'univers littéraire par son fameux roman autobiographique *La Faim*. Le délire de la faim avec ses impressions sensorielles et ses hallucinations y est décrit avec une telle intensité, une sobriété si cruelle et pourtant un lyrisme si passionné, que l'œuvre mériterait la qualification de poème en prose. Ses autres romans *Mystères*, *Pan*, *Victoria* ont les mêmes qualités puissantes, la même verve étincelante, le même charme douloureux.

Le dernier venu de cette pléiade, Johan Bojer poursuit dans toute son œuvre le sentimentalisme qui affaiblit le raisonnement et annihile souvent notre faculté de détermination. Il démontre comment nos jugements sont en général dictés par une sympathie ou une répulsion irraisonnées, parfois même inaperçues. L'exactitude de cette étude, et la psychologie délicate et amère dont elle se pare, ont valu à Bojer une rapide et solide réputation.

La brièveté forcée de cette esquisse de la littérature norvégienne nous contraint à passer sous silence des écrivains aussi intéressants que Ivar Aasen et Vinje les propagateurs du *landsmaal*, dialecte paysan, Mortenson, Aanrud, Wilhelm Krag, M^{me} Skram, Sivle, Peter Egge, les deux fils de Jonas Lie, Erik et Mons Lie ; mais cette nécessité est peut-être un bienfait, car elle ôte à cette étude un peu du caractère si fâcheux des notes biographiques d'encyclopédie ; elle nous permet en outre d'affirmer que toutes les personnalités si hâtivement caractérisées méritent une étude approfondie, en tout cas la lecture attentive, car elles ont,

chacune dans leur tendance, enrichi le domaine de la littérature universelle ; s'il fallait trouver à ces esprits si indépendants un caractère commun, nous dirions que la littérature norvégienne se distingue par sa libre humanité, son vibrant lyrisme, et surtout son culte ardent de la liberté et de la vérité, conditions essentielles du progrès, pour les individus comme pour les peuples.

ART DÉCORATIF ET APPLIQUÉ

Depuis les jours lointains où Sigurd Fafnisbane a tué le dragon, gardien de l'or, depuis que les Vikings ont bravé le monstrueux Jormungandour dont les innombrables anneaux déchainent la tempête par leurs brusques révoltes, la Norvège érige fièrement les symboles des victoires de ses fils disparus.

C'est en effet le « style des dragons » qui a constitué l'élément primitif de son art. C'était la tête même du dragon qui se dressait sur la proue des navires vikings et dont la vue seule portait la terreur parmi les races ennemies ; c'est elle encore qui se dresse sur les toits en écaille et les portails de ces étranges *stavekirker*, églises de bois construites sur le modèle des anciens temples des Ases ; ce sont les entrelacs de dragons qui défendent encore les portes de *staburs*, ou greniers sur pilots, ce sont eux enfin qui décorent tous les objets en métal et en bois que nous a légués l'antiquité norvégienne.

Et, au premier regard, une antithèse s'établit, singulière, entre les principes constructeurs de cet art et les éléments de cette ornementation : autant les grandes lignes élémentales sont simples, puissantes, autant la décoration est étrange, capricieuse, riche en arabesques et en entrelacs, audacieusement variée, exaspérément fantaisiste ; il se peut que cette antithèse ait son explication dans les

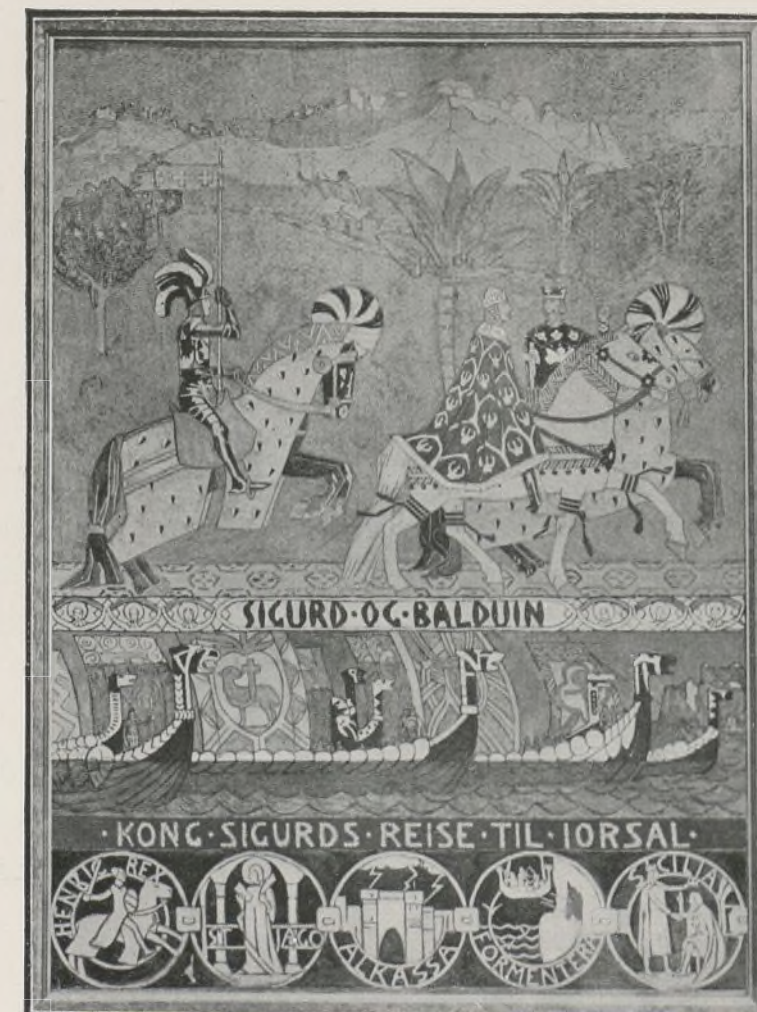
exigences de la construction charpentée et dans l'origine irlandaise et anglo-saxonne des motifs de la décoration, il semble bien qu'elle est une des plus puissantes illustrations de la singulière dualité du génie norvégien, fait de simple grandeur et de vibrante fantaisie.

Ces deux qualités si diverses se retrouvent dans toute la sculpture sur bois, dans les merveilleux portails des églises en bois, dans les chaises anciennes, dans les cadres d'autels, dans les pots à bière, dans les nombreuses calandres ornées, et elles ont survécu à tous les changements de style, à l'introduction de l'ornementation végétale du gothique, à l'influence de la Renaissance et à l'invasion du rococo.

Ce sont elles toujours qui se sont donné libre cours dans les églises en pierre construites par les Norvégiens ; on en peut juger par les reliques de cet art, la cathédrale de Stavanger, la basilique de Saint-Magnus aux îles Orcades, et surtout l'admirable cathédrale de Trondhjem

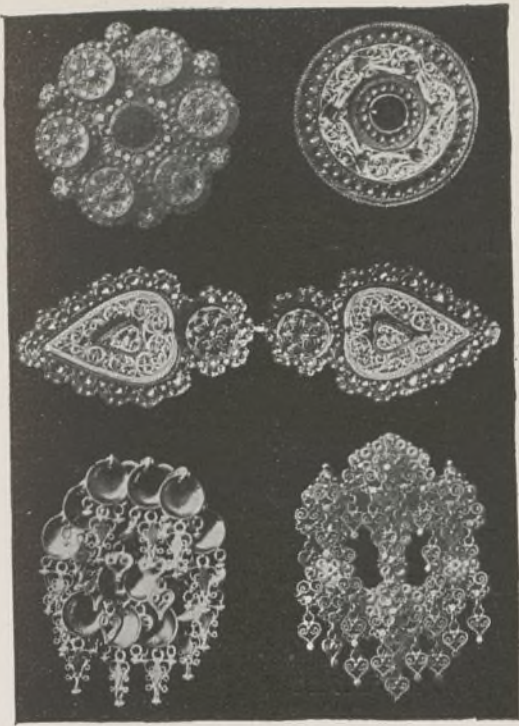


Appartient au Musée d'Art décoratif de Kristiania
Tapisserie de l'Église de Baldishol (XII^e siècle)



Phot. O. Væring

G. MUNTHER. — Les rois Sigurd et Baudouin devant Jérusalem
Dessin original pour une tapisserie



Bijoux de paysans norvégiens

laire et si puissamment original que la description même sommaire de ses diverses productions exigerait de nombreux in-folio.

Outre la sculpture sur bois dont nous avons indiqué les caractéristiques et les diverses reliques, l'art norvégien s'est surtout manifesté dans le travail des métaux, la peinture décorative et l'industrie textile.

Le travail des métaux précieux a été dès l'origine très en honneur dans les vallées, autour des mines productrices : ce furent particulièrement des boucles et des parures en argent, plus tard même en filigrane d'argent, des boutons reliés par de fines chaînettes, des parures où des ornements suspendus au bijou central scintillent à chaque mouvement, des bagues et des ceintures formées de plaques repoussées, le tout avec des ornements foliacés ou géométriques, souvent même rehaussés d'émail translucide : les chefs-d'œuvre de cet art sont les couronnes nuptiales qui, transmises dans les familles le long des siècles, servent à toutes les noces paysannes.

Dès l'an 1276, les statuts de la ville de Bjørgvin parlent de la corporation des *pentari*. Les principales œuvres picturales de cette époque sont les *antemensalia* ou panneaux qui ornaient le devant de l'autel dans les vieilles églises. Ces sortes de rétables en forme de tryptiques ont

une puissance et une harmonie de couleurs, une franchise d'exécution et d'expression bien rares à cette époque dans le reste de l'Europe.

Après la réforme, cet art disparut avec les saints dont il glorifiait les mérites. Pourtant le sens de la couleur demeura en Norvège, se manifestant au long des siècles par de remarquables tapisseries et peintures murales dont les traditions ont gardé le souvenir. Vers la fin du XVI^e siècle, lorsque le mouvement d'art de la Renaissance eut commencé, bien tardivement, à arriver en Norvège par l'intermédiaire des commerçants hollandais, ce fut pour la peinture décorative associée à la sculpture sur bois un véritable renouveau. Les portes, les murs, les lits, les armoires, les coffres, les meubles, les ustensiles de ménage, les façades même des maisons furent coloriés, et toujours à l'aide des trois tons, rouge,

vert et jaune. Lorsque le style rococo au XVIII^e siècle eut fait son apparition, et eut été accepté avec une hâte incompréhensible par cette race qu'on aurait pu lui croire la plus hostile par ses traditions, on eut le spectacle étrange, peut-être unique dans l'histoire de l'art, de la combinaison des formes les plus artificielles, les plus raffinées, et du sens le plus énergique, presque brutal de la couleur. Cet art

FIGARO ILLUSTRÉ

singulier est dénommé la *peinture de roses* (*rosemaling*); c'est là qu'il faut chercher l'origine de l'art pictural norvégien, car les seuls peintres antérieurs au XIX^e siècle dont l'histoire nous ait gardé les noms furent des peintres de village, faisant indifféremment le portrait, la peinture de genre et la peinture murale. Véritables artisans, si la faveur des puissants ne les envoyait pas à Copenhague, ils allaient de village en village, et les traditions nous les montrent quelquefois bien peu fortunés, heureux même parfois de conclure d'aussi singuliers marchés que celui d'un certain Nils, qui proposait à une paysanne d'orner l'extérieur d'un vase de crème, si elle lui en laissait boire tout le contenu.

Parmi les plus anciennes et plus intéressantes preuves du sens artistique si curieux de la race norvégienne, et surtout de l'autonomie de son évolution, il faut citer en première ligne les tapisseries à personnages. L'art du tissage fut toujours très en honneur dans les pays norvégiens; les *Eddas* ne nous disent-elles pas déjà que Brunhilde elle-même fit en l'honneur de Sigurd une tapisserie en couleurs qui représentait ses exploits. La seule tapisserie du haut moyen âge qui ait subsisté jusqu'à nos jours, provient de l'église de Baldishol (Hedemark) où en 1880 on l'a accidentellement découverte sous un plancher. Elle représente deux des mois de l'année et faisait sans doute partie d'un grand ensemble. Toutes les œuvres des siècles suivants ont disparu : Les autres tapisseries conservées dans les musées datent au plus tôt de la fin du XVI^e siècle; les motifs, peu variés, sont généralement empruntés à la Bible, les personnages sont naïfs et raides, mais ces œuvres témoignent d'un rare sens de la composition et d'une maîtrise de couleur véritablement prodigieuse.

De nos jours cet art est en sensible décadence; les paysans ne tissent plus guère que des carpettes à ornements géométriques (*aaklæder*), mais des efforts énergiques sont faits pour réveiller cette industrie nationale. On a particulièrement fondé des écoles de tissage, des sociétés de fabrication, et surtout une association, la *Husflidsforening*, qui moyennant une faible redevance délivre à ses membres des modèles dessinés par les meilleurs artistes dans l'esprit même de la tradition nationale. Car on a pris conscience de la valeur artistique de cet art paysan, et du merveilleux facteur d'évolution qu'il constituait.

Ce mouvement qui naquit et évolua en même temps que les études analogues sur la littérature et la musique populaire, eut pour initiateur le dévoué démographe Eilert Sundt. Il se propagea jusqu'à nos jours sous l'active influence de personnalités aussi actives et dévouées que le savant professeur Lorentz Dietrichson, l'architecte Nicolaysen, les directeurs Grosch et Aal. Leurs savantes études, la fondation du musée de l'art industriel et du musée populaire de Christiania, des musées d'art national de Bergen, Trondheim, etc., ont permis d'entreprendre l'étude méthodique et scientifique des trésors qui subsistent de l'art du moyen âge norvégien.



TH. HOLMBØE. — Décoration pour un ball
(H. Backer, architecte)

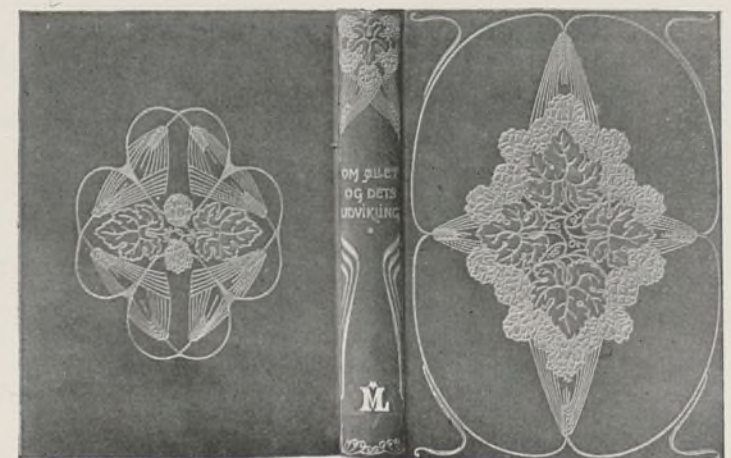


Chaire de l'église de Kvikne (1760)



Phot. Gauthier-Berger

M^{me} THAULOW. — Reliure



TH. HOLMBØE. — Reliure en mosaïque de cuir

Mais ce n'était pourtant là qu'un travail de fondations, et s'il est vrai que la partie vivante d'une nation suit la voie tracée par ses morts, s'il est vrai, suivant le mot de Revel, « que les ancêtres dirigent la vie postérieure, constituent la poupe inerte mais puissante par quoi se maintient en proue la direction de la race, esquif lancé à travers le monde », il ne faut pas du moins

que le navire lui-même reste inerte, et que la race demeure plongée dans la stagnante contemplation de ce qu'elle fut. L'ancstralité en somme, n'est pas la pédale harmonique sur laquelle se doivent reproduire à l'infini les mêmes effets, c'est le rythme qui traverse, fécondant et régulateur, les innombrables développements des éléments premiers de la race.

L'artiste génial qui sut utiliser les résultats acquis par cette étude du passé et écrire sur leur base les développements les plus audacieux, le créateur de l'art décoratif norvégien moderne fut Gerhard Munthe. Formé à l'école du naturalisme et de l'impressionnisme européens, Munthe a la vision synthétique qui s'attache aux grandes lignes, à l'impression

d'ensemble et néglige les détails inutiles, mais c'est en même temps une des imaginations les plus vibrantes, les plus créatrices qui aient peut-être jamais existé. L'alliance de ces deux qualités le poussait vers l'art décoratif; cette évolution a été définitivement accentuée par ses fameuses théories sur la peinture historique : « Une époque doit être illustrée conformément à sa mentalité, c'est-à-dire à son art; et d'autre part l'art ne doit pas être bâti sur l'unique observation de la nature, mais sur le développement autonome de la tradition. » Ces théories qui ont complètement révolutionné les milieux artistiques norvégiens sont particulièrement heureuses et fécondes dans l'art décoratif. On en a eu la preuve dans la merveilleuse impulsion que, sous leur influence, leur auteur lui a donné.

Grâce à Munthe d'abord, le tissage est en complète renaissance. Ses merveilleux cartons : *La Croisade du roi Sigurd*, *Les filles de l'aurore boréale*, *L'effroi de la nuit*, ont jeté les bases de ce nouvel art populaire, où l'imagination la plus libre est servie par l'art archaïque le plus étrange. La stylisation de la ligne, la simplicité éclatante des couleurs, leur combinaison primitive, voilà les bases de sa technique. Les contes légendaires, les chansons populaires, les récits des Eddas et des Sagas, voilà les origines de ses thèmes.

C'est peut-être dans ses illustrations des *Sagas royales* de Snorre Sturlason qu'il a atteint le plus haut par la puissance de l'évocation. Il faut pourtant citer aussi la fameuse « Salle des Aventures », au Sanatorium de Holmenkollen, entièrement décorée par lui, et les salles norvégiennes du Musée de l'art industriel dont il a réglé l'arrangement et la décoration. Enfin la demeure même de l'artiste qui, depuis la cave jusqu'au grenier, a été construite, ornée, décorée, sur ses plans et ses dessins, est une œuvre d'art sans égale, que n'oublieront jamais ceux qui ont eu la rare fortune de la visiter. Il faudrait aussi rappeler ses frises décoratives : *Le Chant du rêve* d'après un vieux poème mythique, *Asmund Frægdegjævar* d'après une des plus anciennes chansons populaires, et surtout ses admirables projets pour la décoration de la *Haakonshalle* (salle du roi Haakon), le monument historique de Bergen. Mais il faut renoncer à donner une énumération complète des chefs-d'œuvre d'un artiste lorsque,

comme chez Munthe, son génie s'est exercé sans aucune défaillance dans toutes les branches de son art.

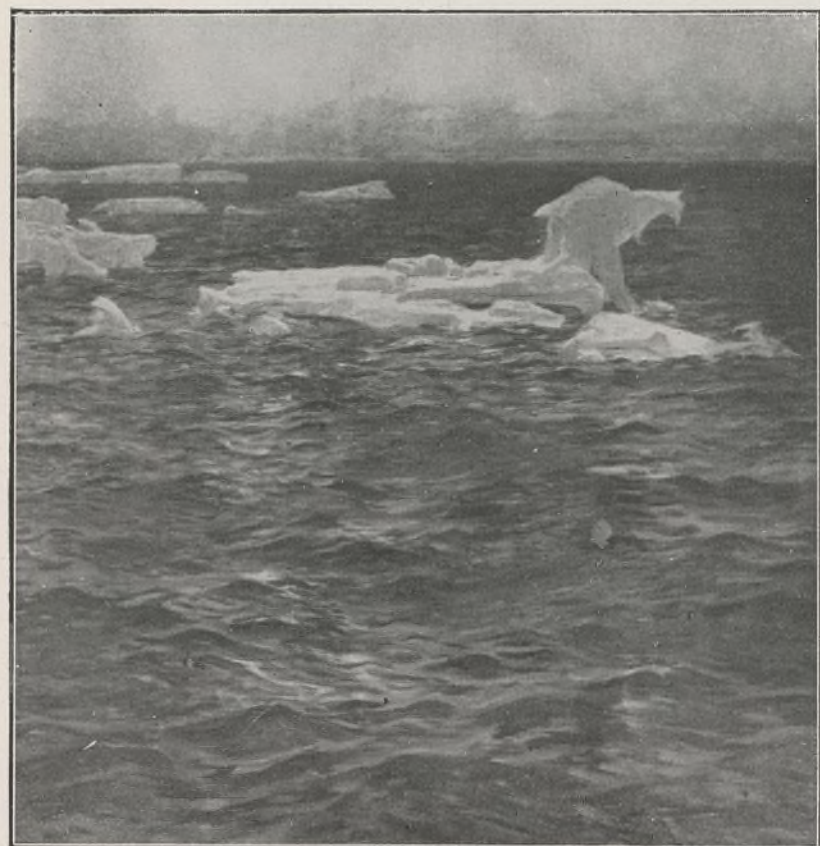
L'impulsion donnée par Munthe à l'art décoratif norvégien a permis l'éclosion de nouveaux talents, de tendances souvent fort différentes : le représentant de l'art moderne européen en Norvège est actuellement le peintre Thorolf Holmboe; son art est pourtant très norvégien encore par le choix des motifs, dont la mer presque toujours forme le fond, et par la transparence irréaliste de l'atmosphère.

Cette rapide revue de l'art décoratif de la Norvège moderne serait trop incomplète si, en la terminant, nous ne mentionnions les exquises reliures de M^{me} Thaulow, les frises si curieuses du peintre Thorne, la renaissance de l'orfèvrerie nationale norvégienne due aux efforts de l'orfèvre Jacob Tostrup, et l'activité croissante des fabriques de faïence de Egersund et de porcelaine de Porsgrund. Les résultats, souvent divergents, obtenus par ces artistes attestent la période d'évolution et de recherche que traverse l'art décoratif norvégien; et ces premières floraisons annoncent déjà une merveilleuse moisson.

PEINTURE

Avant même de pouvoir analyser toutes les visions qui s'imposent dès le premier contact avec la terre norvégienne, on est frappé de la pureté des éléments premiers de cette nature, la clarté bleue de l'eau et la transparence irréaliste de l'air; on dirait que le paysage tout entier baigne dans du cristal, il semble que la vue porte plus loin, plus nette; chaque détail ressort avec une rare valeur, pourtant l'horizon s'agrandit, et de cet ensemble de simplicité et de grandeur se dégage une impression mélancolique et mystique tout à la fois. C'est dans ce rayonnement intime que s'érigent la splendeur et le charme imprévus de la nature septentrionale : tantôt ce sont les grands lacs qui s'éloignent entre deux murailles sombres de sapins, les chutes d'eau, les cascades qui, l'été, semblent sur le fond vert de la forêt la chevelure éparse d'une divinité endormie, où érigent l'hiver les dômes colossaux et les clochetons aigus du merveilleux palais de la reine des glaces; ce sont aussi les coins de poésie champêtre dans la région idyllique du Thelemark, ou de Valdres, dans les grands pâturages où seoebers, où durant tout l'été les femmes gardent les troupeaux, seules devant l'immensité claire des plateaux. Mais sur la côte l'action des glaciers préhistoriques s'est exercée en des œuvres qui furent et demeurent formidables; ce sont les forces d'érosion qui ont préparé les fjords, gigantesques glaciers disparus où l'Océan un jour s'est engouffré; il en est résulté une ligne côtière indéfiniment morcelée et variée, puisque c'est la coulée des glaces et l'assaut de la mer qui l'ont taillée à leur caprice.

Et dans ces cadres gigantesques que la transparence de l'air



Phot. O. Varing

OTTO SINDING. — « Ishavet » (la Mer de glace)



Phot. Köller et Reiner, à Berlin

STEPHAN SINDING. — « To Mennesker » (Deux humains)

Appartient au musée de Kristiania

Un Cri d'Oiseau

Autographe musical de CHRISTIAN SINDING

Poésie de WILHELM KRAG

Traduction française de MAGNUS SYNNESTVEDT

Andante

Un cri d'oiseau parcourt l'océ - an - dé - sert, loin -

du monde: Ce cri m'angoisse en un jour si blé - me,

A - - - - - ves de faibles et lourds batte - ments, ses noires ai - - - - - les

crescendo

planent loin sur la mer.

rit.

Christian Sinding

Inscrit avec l'autorisation de M. Forberg,
éditeur à Leipzig.

rend plus proches et plus écrasants, la lumière déroule ses prodigieuses féeries. C'est dans les nuits neigeuses, l'aurore boréale ; les ténèbres d'en haut s'irradient d'une lueur faible, vaporeuse, dans laquelle se balance une écharpe phosphorente ; puis des flammes laiteuses, opalines, courent dans le ciel qu'elles embrasent ; on dirait l'incendie infiniment lointain d'un Valhall de neige, le Crépuscule des Dieux Polaires. C'est aussi dans les nuits claires de Juillet, le soleil de minuit : la côte flambe tout entière, le fjord roule des flots d'or et de pourpre, le soleil qui s'est abaissé dans le métal en fusion s'arrête à moitié immergé, enseveli dans des brumes mauves ou jaunes ; alors des milliers de rayons éclatent autour de lui, on dirait des volcans qui crachent une lave multicolore infiniment nuancée, les tons se succèdent sans intervalle depuis le rouge de sang jusqu'au gris le plus pâle, et le ciel et les rochers changent de couleur avec le soleil qui monte. Mais là-haut, au creux des grands sommets, les glaciers bleuissent et se découpent sur les flammes du ciel comme le tranchant d'une épée ; parfois quand le soleil est déjà haut sur l'horizon, apparaît le Rayon Vert, qui illumine le fjord tout entier de ses incroyables reflets d'émeraude vivante.

On conçoit aisément qu'une nature aussi riche en impressions

fortes et variées puisse être l'origine d'un art très intense et très riche. Du reste cette influence de la nature peut s'exercer d'autant mieux que le Norvégien vibre tout naturellement en face de la nature d'une sensibilité émue et presque enfantine. Des voyageurs ont cité des marins qui pendant les longues traversées se précipitaient aux échelles, sur un cri de l'homme de quart, pour contempler un aspect nouveau des choses, un jeu imprévu de la lumière : c'est d'ailleurs dans cette sensibi-

de l'école ils ont su s'affranchir des influences subies, et tirer de leur propre cerveau les qualités personnelles qui leur ont assuré le triomphe. C'est peut-être même grâce à l'absence d'écoles locales qu'aucune tradition nationale n'a prétendu emprisonner leurs jeunes forces dans un réseau de conventions déjà mortes.

Né en 1785 à Bergen, Dahl étudia la peinture à Copenhague puis à Dresde où il travailla jusqu'à sa mort (1857). Bien que Dahl soit devenu un des grands peintres européens du XIX^e siècle, ses meilleures œuvres sont encore celles dans lesquelles il a reproduit avec amour la nature de sa patrie. Malgré les liens qui l'unissaient aux romantiques allemands, il fut toute sa vie passionné à la recherche de la réalité. C'était un tempérament hardi, prime-sautier, profondément sain, dont la puissance d'observation et l'originalité de vision font le véritable précurseur du naturalisme norvégien.

Pourtant Dahl n'eut aucune influence sur la génération suivante : des tendances artistiques bien différentes de son naturalisme s'étaient manifestées en Allemagne, particulièrement à Dusseldorf, où à l'exception de Thomas Fearnley, le brillant élève et l'émule de Dahl, la plupart des jeunes peintres norvégiens allèrent recevoir l'enseignement technique et malheureusement aussi un romantisme conventionnel qui devait paralyser assez longtemps le mouvement inauguré par Dahl.

L'artiste le plus célèbre de cette nouvelle génération est Adolf Tidemand, non peut-être en raison de son génie artistique, mais parce que son art fut l'expression la plus fidèle du mouvement national qui agitait alors sa patrie. Tidemand en effet est le peintre de la vie populaire, de ses tristesses et de ses joies, de toute sa vie intime. Il a su saisir sur le vif le caractère mélancolique et idyllique du paysan norvégien, et par là il a eu une influence décisive sur tout l'art norvégien, même sur la musique et la poésie si nous en croyons Bjørnson qui déclarait que sans lui il n'aurait jamais écrit ses délicieuses nouvelles paysannes.

Pourtant c'est un contemporain et ami de Tidemand, élève comme lui de Dusseldorf, qui eut l'influence prépondérante sur l'art pictural norvégien : Hans Gude, dont l'œuvre portait au début la lourde empreinte de ses maîtres allemands, évolua insensiblement du romantisme au réalisme, de la composition lyrique à l'interprétation personnelle et pourtant objective de la nature. Cette évolution synthétise toute l'histoire de la peinture norvégienne de 1855 à 1880. Aussi bien la plupart des artistes de cette époque furent-ils les élèves de Gude, et toute leur production fut-elle une permanente mais pénible lutte contre le charme énervant, impersonnel et presque stylisé qu'ils avaient reçu de son premier enseignement. Beaucoup d'entre eux cherchèrent d'ailleurs en France, en Angleterre ou en Bavière une direction à leurs efforts d'affranchissement.

A cette période appartiennent Cappelen, le plus grand lyrique de la peinture norvégienne ; Eckersberg, son premier réaliste ; Arbo, peintre d'histoire et de légendes ; Bergslien, remarquable portraitiste ; Sundt-Hansen, continuateur de Tidemand, et les peintres de marines ou de côtes Collet, Smith-Hald et Amaldus Nielsen. L'influence française se fait déjà sentir dans les paysages neigeux de Ludvig Munthe, dans les harmonieuses vallées de Isachsen et dans les étonnantes marines de Grimelund, toutes vibrantes de lumière, toutes palpitantes d'un infini mystérieux.



Phot. O. Væring

Appart. au Musée de Kristiania

ELIF PETERSSEN. — « Mor Utne » (La mère Utne)



Phot. O. Væring

Appart. au Musée de Kristiania

HEYERDAHL. — Deux sœurs

lité, qu'il faut chercher l'origine du sentiment national, très fort, très spontané non seulement de patriotisme, de solidarité ancestrale ou traditionnelle, mais même de tendresse, de dévotion artistique.

Pourtant cet amour est resté pendant des siècles purement contemplatif, et, suivant la parole d'un critique norvégien, M. Andreas Aubert, c'est avec la nouvelle Norvège qu'est née la peinture norvégienne : « notre liberté, notre constitution, notre peinture ont la même origine ». C'est en effet le réveil du sentiment national coïncidant avec l'avènement du romantisme, qui a éveillé dans tout le pays un intérêt passionné pour les beautés naturelles de la patrie et pour la vie du peuple.

Aussi les deux artistes qui fondèrent l'art pictural norvégien et imaginèrent la longue et brillante série des artistes du XIX^e siècle se concentrèrent-ils dans l'interprétation de ces deux sources de beauté. Dahl fut le premier paysagiste et Tidemand le premier peintre de la vie paysanne.

Avant de commencer l'étude forcément sommaire de la peinture norvégienne, il convient de remarquer qu'on parlera souvent des grands courants et des grandes écoles artistiques du XIX^e siècle, c'est que les peintres norvégiens ont dû étudier leur art à l'étranger, faute d'établissements nationaux ; ils ont donc participé au mouvement artistique européen, il n'en faudrait pourtant pas conclure qu'ils n'en ont été que les lointains et impersonnels épigones ; tout au contraire, et c'est en cela que consiste leur mérite, à leur sortie

Dans cette génération, une place spéciale est due à Otto Sinding, dont la nature artistique inquiète a cherché sa voie dans les tâches les plus variées ; tableaux d'histoire et de genre, marines, portraits, panoramas (bataille de Leipzig), paysages et scènes de la vie populaires ; il a même brossé des décors, écrit des poèmes et des comédies et dirigé un théâtre à Kristiania. Cet artiste remarquable est le prototype de toute son époque et de la lutte qu'elle a engagée contre son ancien idéal sans avoir pu dégager très nettement celui qui le devait remplacer.

C'est aux grands peintres de la génération suivante, à ceux qui ont aujourd'hui conquis une réputation universelle que revient l'honneur d'avoir mené le combat décisif contre le romantisme, la convention et le procédé. Guidés par les tendances du naturalisme, du plein-airisme et de l'impressionnisme français ils revendiquèrent le droit à la vision personnelle, entièrement indépendante, basée sur l'étude directe de la nature. La bataille, ardente mais courte, eut ceci de curieux qu'elle ne fut pas menée entre peintres, mais par les artistes contre le public. Coïncidant avec l'activité littéraire d'Ibsen, Bjørnson, Lie et Kjelland, et la production musicale de Grieg et Svendsen, ce mouvement eut une influence décisive sur la formation de l'esprit norvégien et sur la renaissance décisive du vieil individualisme national.

Les chefs de ce mouvement furent Fritz Thaulow, Erik Werenskiold, Christian Krohg, Eilif Peterssen, Hans Heyerdahl.

Fritz Thaulow fut l'instaurateur de la peinture de plein air en Norvège. Par son esprit, son enthousiasme et toute sa personnalité sympathique, il devint aussitôt le centre du mouvement « révolutionnaire ». Pourtant son talent grandissant l'éloigna vite des luttes d'école ; il vint se fixer à Paris et devint, on sait avec quel éclat, un des grands maîtres de la peinture européenne. Il serait oiseux d'attirer l'attention sur son œuvre si universellement célèbre, sur sa prodigieuse technique et son admirable sens de la composition ; contentons-nous de rappeler que c'est à la nature norvégienne qu'il doit les jeux de lumière et d'eau, la fraîcheur de l'atmosphère, l'intensité du relief et le charme presque sensuel qui caractérisent si délicieusement son art.

Christian Krohg est une véritable silhouette d'apôtre. Également intéressé par les nouvelles doctrines artistiques et le mouvement social, il lutte simultanément pour leur triomphe, aussi son art s'acharne-t-il à dénoncer l'iniquité et l'inégalité humaines, la morale conventionnelle hostile à toute joie et les lois sociales hypocrites. C'est ainsi qu'il suscita et soutint de nombreuses polémiques de presse (Krohg est un brillant humoriste et un merveilleux causeur). Ce n'est pourtant pas dans ses œuvres d'art social que Krohg a atteint le plus haut ; ses meilleures toiles sont peut-être celles où il décrit la vie des pilotes et des pêcheurs, et les merveilleux portraits qui ont donné libre champ à ses deux primordiales qualités : sa profonde connaissance des hommes et sa maîtrise technique.

Erik Werenskiold fut le tacticien émérite de cette campagne d'affranchissement, c'est lui qui formula clairement le programme des revendications artistiques et les bases nécessaires de l'art national. C'est en outre le plus norvégien de tous les peintres, ses illustrations des sagas royales et des contes populaires en sont les merveilleux témoins ; ses paysages sont les premières toiles de plein air de l'art norvégien, et c'est merveille de voir quel parti il a su tirer de ces nouveaux procédés dans l'interprétation de la

nature norvégienne. On lui doit enfin une série de portraits qui sont parmi les plus beaux de tout l'art contemporain, et qui témoignent d'une puissance psychologique inouïe et d'une incroyable alliance du réalisme le plus minutieux et du lyrisme le plus élevé. Ses portraits d'Ibsen, de Bjørnson et d'Erika Nissen sont de merveilleux poèmes en même temps que de parfaits chefs-d'œuvre techniques.

Eilif Peterssen était déjà un artiste mûri, formé par les traditions allemandes et l'étude des vieux maîtres italiens, lorsqu'il se sentit attiré par les nouvelles tendances de l'école française. De ces diverses influences il a gardé le souci de la composition, la force du coloris et la recherche de la puissance dans l'effet. Excellent portraitiste, c'est surtout un remarquable peintre de genre.

Hans Heyerdahl est une des figures les plus intéressantes de sa génération par son originalité et sa fantaisie, nul n'est plus varié, plus audacieux que lui, dans ses évolutions inattendues ; talent éminemment personnel et d'une sincérité presque brutale, c'est le plus éminent coloriste de l'art norvégien ; c'est aussi un portraitiste psychologue, digne émule de Krohg et de Werenskiold ; son portrait d'Ibsen est parmi les plus intenses évocations

de vie cérébrale que la peinture ait jamais produites.

Ces cinq glorieux tenants de l'étendard du naturalisme en Norvège virent peu après leurs rangs se renforcer d'un nombre toujours croissant d'excellents artistes, parmi lesquels il faut tout particulièrement distinguer M^{me} Harriett Backer, dont les scènes d'intérieur ont affirmé le talent prééminent de coloriste, Holmboe, le puissant mais délicieux évocateur des nuits du Nordland, des fjords et des îles Lofoten, Skredsvig, le poétique interprète de la vie paysanne et de la nature idyllique de Valders, Kittilsen, le fantaisiste illustrateur de la Batrachomyomachie et des contes populaires, Gloersen et Holboe, les peintres des forêts d'hiver et des déserts montagneux, et tout récemment, Wetzel, Soot et Strøm que tente la poésie triste et simple de la vie journalière.

Dès la génération suivante, le combat est mené énergiquement contre le naturalisme triomphant. L'individualisme norvégien une fois encore se révolte contre la tyrannie des formules, et sans rien renier des principes d'observation désormais acquis, revendique le droit à l'interprétation personnelle, subjective. Ces nouvelles tendances, affirmées avec éclat en 1893 par Gerhard Munthe, pourtant contemporain des naturalistes, ont permis l'éclosion de talents aussi puissants et aussi divers que Edvard Munch, Gerhard Munthe et Diriks.

Par son étonnante technique, Munch cherche à suggérer des sensations et des idées : les passions humaines, l'inquiétude, la peur, la mort et la nuit, voilà les sujets favoris de son art, dont la tendance générale pourrait être définie « la suggestion de l'angoisse ». Munch est aussi un remarquable portraitiste, évocateur de la personnalité et de l'ambiance du modèle. Certaines de ses œuvres permettent de le classer parmi les plus grands peintres norvégiens : il faut seulement regretter que la fréquentation de certains milieux allemands lui fasse aujourd'hui



Phot. O. Væring

ERIK WERENSKIOLD. — Entertainment paysan

Appartient au Musée de Kristiania



Phot. O. Væring

ERIK WERENSKIOLD. — M^{me} Erika Nissen

Appartient au Musée de Kristiania

chercher parfois l'originalité dans la bizarrerie, poursuite au cours de laquelle il s'expose à sacrifier la profondeur de la pensée, la beauté de la ligne et la sensibilité de la couleur, ses qualités maîtresses.

Gerhard Munthe semble s'être donné pour mission de guérir le sens de la couleur affaibli par l'art international : ses paysages de l'est de la Norvège sont parmi les plus puissants qu'ait jamais produit l'art norvégien ; dans la peinture de genre, Munthe a déterminé une révolution inspirée de sa rénovation de l'art décoratif, en posant en principe que toute époque doit être illustrée conformément à son style. Ses illustrations de chansons populaires, légendaires ou mystiques, sont les merveilleuses démonstrations de l'originalité de ces théories et des résultats qu'elles peuvent donner quand elles sont appliquées par des hommes chez qui l'imagination souverainement féconde s'allie à un sens décoratif génial.

Diriks a évolué insensiblement et normalement vers l'impressionnisme, dont il est actuellement un des plus brillants et des plus séduisants champions : son œuvre est un poème de couleur qui rédit tour à tour la joie de la lumière qui flambe et brille dans les espaces immaculés, lavés par le vent du pôle, les capricieuses féeries des flots moirés par l'agonie du soleil, ou la tristesse lourde des jours pluvieux d'automne dans les petites villes de la côte.

Grâce à l'effort libérateur de ces trois grands artistes, la peinture norvégienne se développe aujourd'hui en pleine indépendance : il serait excessivement délicat de caractériser la manière de jeunes artistes en pleine évolution, aussi nous contentons-nous d'indiquer les merveilleuses promesses d'avenir que donne dès maintenant leur actif présent et de citer les noms déjà renommés de Thorne, Thorvald Erichsen, Sohlberg, Jens Wang, M^{lle} Hauge, Kavli, Emmanuel Vigeland et Gudmund Sinding.

SCULPTURE

Apparenté ou soumis à l'architecture et aux arts industriels, l'art plastique norvégien remonte à la plus haute antiquité : il suffit de rappeler les figures de pierre de la Cathédrale de Trondhjem et les œuvres si curieuses des vieux sculpteurs sur bois. Mais la Norvège ignore jusqu'au XIX^e siècle la sculpture proprement dite, cet art, fils de la lumière et de la chaleur, qui exalte surtout la pureté de la ligne, la palpitation et le grain de la chair, cet art divin où la Volupté engendre la Beauté.

C'est à l'influence du fameux Thorvaldsen, qu'est due l'apparition du premier sculpteur norvégien, Hans Michelsen (1789-1859). Il est à remarquer que cet artiste et tous ceux qui lui ont succédé pendant la 1^{re} moitié du XIX^e siècle, les Borch, Budal, Glosimodt, Fladager, etc., étaient d'origine paysanne. Il semblerait que leur atavisme et leur tradition de sculpteurs sur bois, qui les avait dirigés vers la sculpture, devait les aider à se constituer un style très personnel fait de robustesse et de fruste observation. Il n'en a malheureusement rien été. Car leur manque de culture générale les a livrés sans défense au froid classicisme de Thorvaldsen. Même des artistes aussi exceptionnellement doués que Middelthun et Bergslien ne purent jamais dégager entièrement leur personnalité de cet art conventionnel. Du premier pourtant il convient de citer une série de très beaux bustes.

L'art tout objectif du portrait n'exige pas forcément une conception personnelle très forte ; Middelthun qui

avait du moins un réel sens psychologique et un profond sentiment de la forme, y a remporté ses plus grands succès, cependant son plus grand mérite réside peut-être dans le fait d'avoir été le maître des trois grands sculpteurs norvégiens de la période suivante : Stephan Sinding (le frère du peintre et du musicien), Skeibrok et Lexow-Hansen. La diversité des chemins qu'ils ont suivis témoigne du caractère de liberté absolue qu'avait l'enseignement de Middelthun. Grâce à cette qualité suprême, hélas si rare, de leur maître, ils ont pu atteindre tous trois à des hauteurs qui lui étaient demeurées interdites.

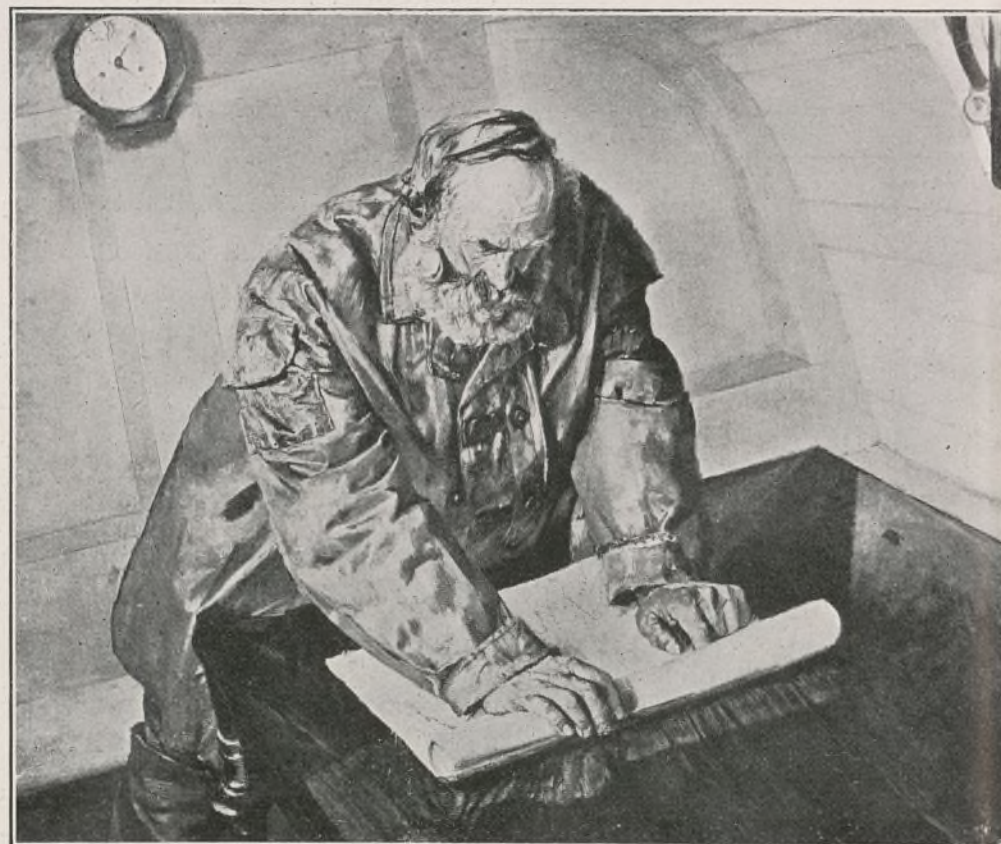
Le plus grand de ces trois artistes est sans conteste Stephan Sinding. Par la grandeur de ses conceptions, par l'intensité des sentiments dont il anime ses créations, il s'impose même comme un des plus grands sculpteurs vivants. Son œuvre tout entière est un poème d'amour et de mort : *La mère barbare* qui ensevelit elle-même son fils, l'étreinte amoureuse de *Deux humains*, *La mère captive* qui allaite son enfant, *La femme qui pleure sur le corps de son époux* voilà les sujets qui l'ont tenté et qu'il a su réaliser avec une splendeur et une énergie presque barbares.

Skeibrok à l'inverse plaît par sa simplicité, son sens compréhensif et bienveillant des plus simples attitudes de la vie journalière, au service desquels il sait mettre sa profonde science de l'anatomie et du modelé. Sa statuette de jeune paysanne qui s'est endormie, épuisée, au milieu de son travail, est l'œuvre la plus caractéristique de sa personnalité de charme simple et d'émotion intime.

Lexow-Hansen s'est révélé par une statue en bronze, sa fameuse *Vala*, prophétesse des temps héroïques qui, se dressant hors d'une tombe, annonce la venue prochaine du Crépuscule des Dieux. Cette œuvre puissante et douée d'un étrange pouvoir de suggestion, fait plus encore regretter l'incroyable manque de productivité de son auteur.

Parmi les jeunes hommes de la dernière génération, une attention particulière s'attache déjà à Visdal, Svor, Utne, Lerche, Ambrosia Tøennesen, et Gunnar Utsond, qui dans ses groupes colossaux, *La Mer rendant ses morts* et la *Chevauchée infernale* atteint à une rare puissance.

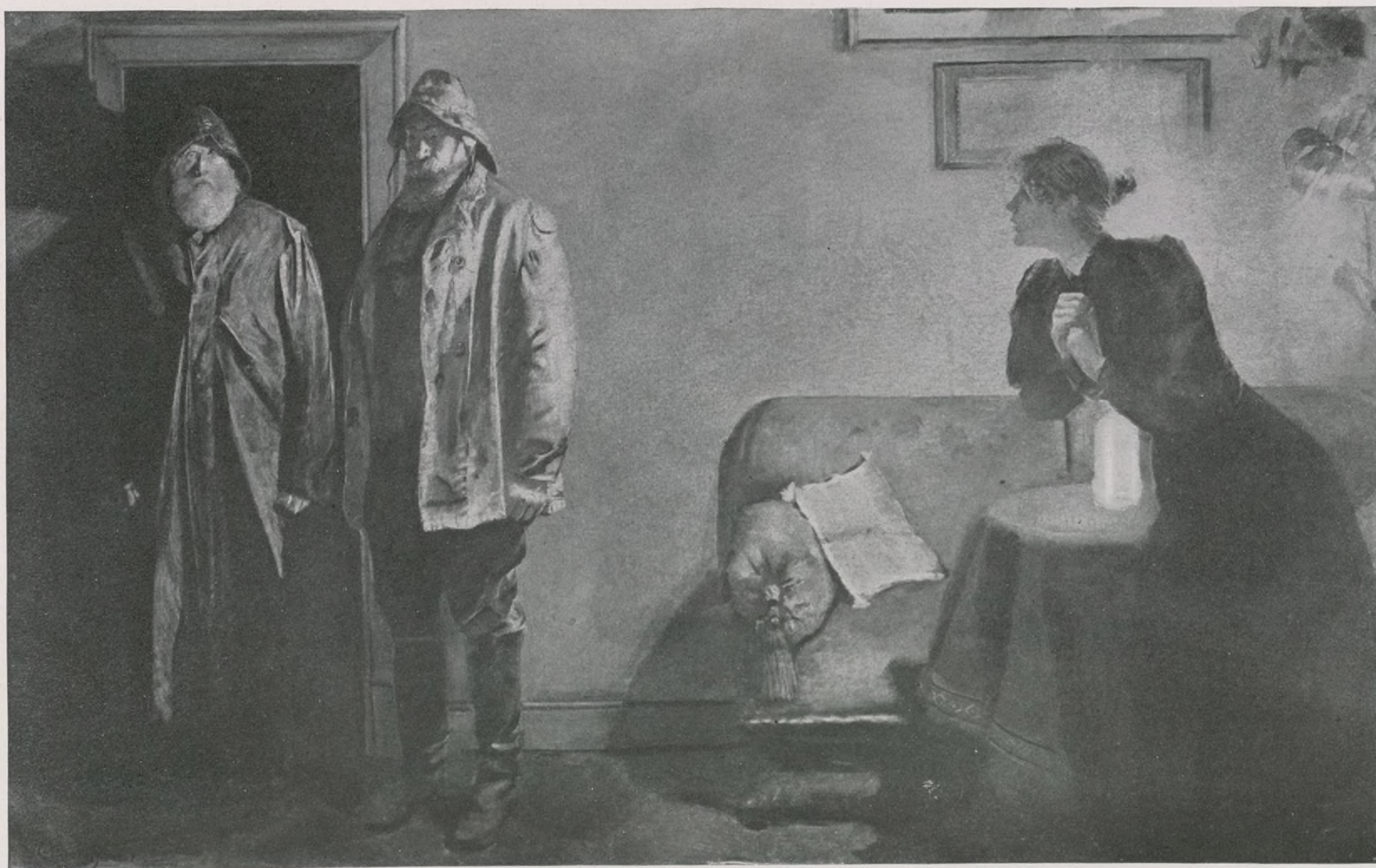
Mais l'admiration la plus profonde est due à Gustave Vigeland, le plus grand des sculpteurs norvégiens, malgré sa jeunesse (il est né en 1869) ; jamais l'art norvégien n'a encore produit un artiste où coexistent tant d'imagination libre et créatrice et de merveilleux sentiment de la forme, ces deux qualités dont l'alliance donne le génie. Ce qui fait la grande originalité de Vigeland, c'est qu'il n'a jamais été l'élève d'un sculpteur, et s'est élevé en pleine indépendance de conception et de métier, grâce à la contemplation des chefs-d'œuvre classiques, à l'influence des écoles de la peinture moderne, naturaliste et impressionniste, grâce aussi à une intense culture générale. Les premières œuvres de Vigeland ont eu pour l'art sculptural norvégien la même signification que l'œuvre de



CHRISTIAN KROHG. — « Grumset farvand » (Parages dangereux)



SVERRE SKREDSVIG. — « Atten paa Søeteren » (Le soir dans les pâturages)



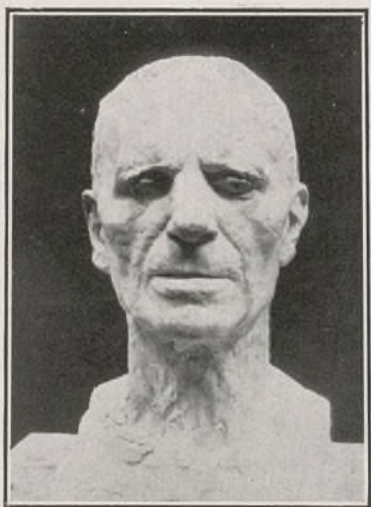
Reproduction interdite

MESSAGERS DE MALHEUR

CHRISTIAN KROHG

Rodin pour l'art français : c'est l'affranchissement de la conception et de la technique de toutes les conventions artificielles et opprimantes, le bannissement perpétuel des divinités ou symboles mythologiques et l'avènement de la pensée moderne, profondément humaine et pourtant angoissée d'infini. C'est aussi la recherche de la puissance par la vérité de l'expression, par conséquent le mépris des surfaces polies et brillantes. Vigeland a mis le réalisme le plus précis, le plus impressionniste au service des idées les plus vastes et les plus profondes ; il allie la fantaisie créatrice à une logique inébranlable ; un mot synthétise son œuvre : Vigeland est l'Ibsen de la sculpture.

Du reste, cette analogie n'est pas seulement dans la forme, les mêmes problèmes ont tenté ces deux génies : vers quelles mystérieuses limites s'ordonnent les contingences humaines, quelle doit être la véritable loi de cette évolution ? les mêmes idées directrices les ont guidés : le culte de l'individualisme, mais la haine de l'égoïsme stérile et destructeur qui transforme la vie en un gigantesque « Enfer ». C'est le sujet et le titre même de son célèbre bas-relief, où la foule des humains tourbillonnante sous l'intime poussée des désirs et des passions vient s'écraser, les mains tendues, les bras tordus, suppliante, sanglotante et lâche aux pieds de Satan, indifférent, éternellement et immuablement concentré dans la contemplation et le culte de lui-même.



Appart. au Musée de Kristiania
G. VIGELAND. — Jonas Lie

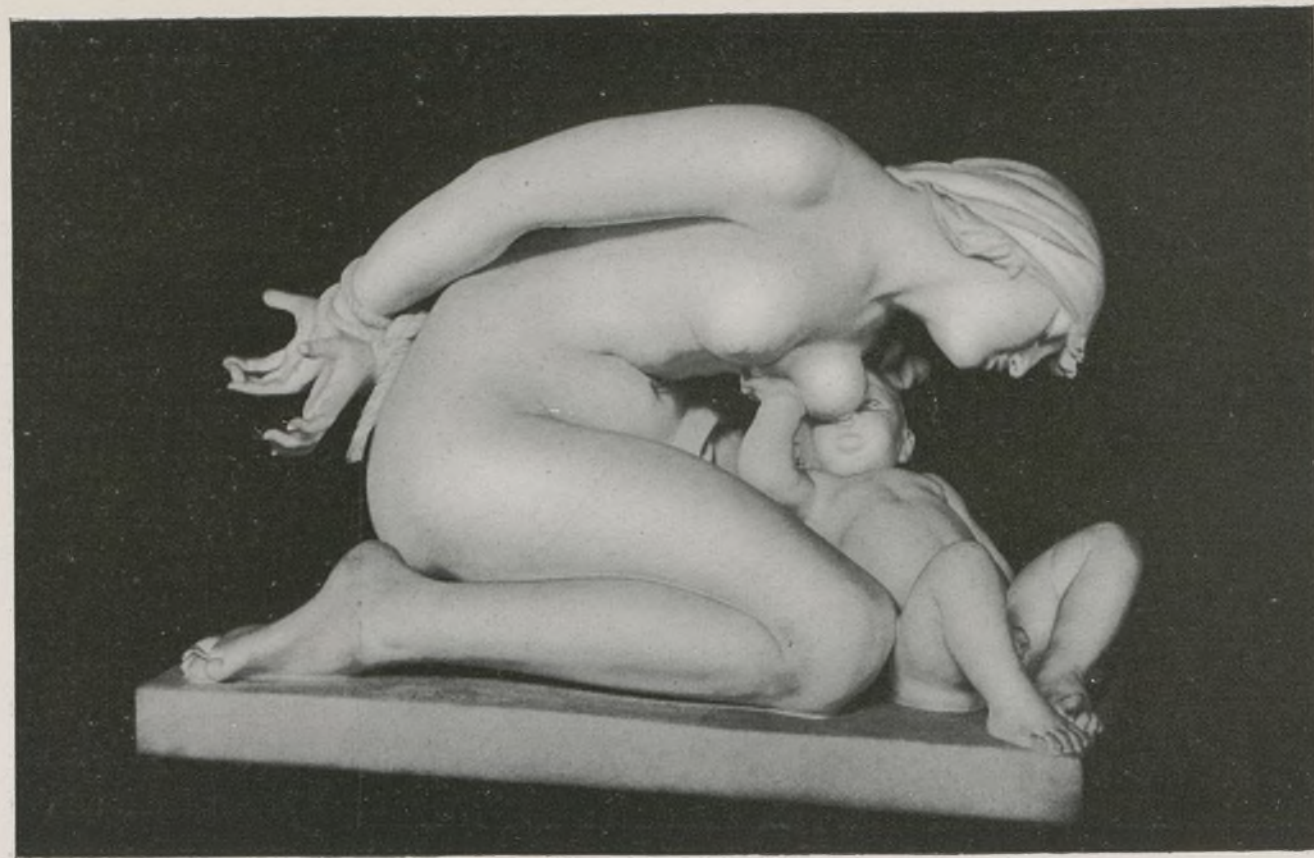
Sculpteur-philosophe, Vigeland a utilisé ses meilleures facultés à synthétiser dans des bustes qui demeureront parmi les meilleurs de tous les temps, les traits caractéristiques de la personnalité de ses grands contemporains Ibsen, Bjørnson, Lie, Grieg, Garborg, etc. Des statues et des chimères en style gothique pour la cathédrale de Trondhjem montrent l'étonnante diversité de ses dons, et l'incroyable maîtrise avec laquelle il résout tous les problèmes qu'il aborde.

C'est peut-être le plus puissant créateur norvégien, prototype des qualités de sa race ; c'est en tout cas un des plus grands artistes de notre époque et son œuvre est un des plus glorieux monuments du mouvement de liberté et d'émancipation qui constitue l'histoire norvégienne à l'aube du ^{xx}e siècle.

MUSIQUE

La musique populaire est l'expression naturelle et vibrante du génie de la race, de ses désirs, ses instincts, ses douleurs et ses joies. Non pas que « la chanson populaire se dicte elle-même » suivant l'incompréhensible parole de Grimm, car elle est, comme toute chose d'art, l'œuvre d'un seul et non d'une collectivité anonyme ; mais son créateur appartient à la race, c'est-à-dire qu'il lui est redevable de ses particularités ataviques et de son éducation, et son œuvre est sous le contrôle permanent du peuple qui la fait sienne ou l'ignore, suivant qu'elle est ou non adéquate à sa pensée ou à son impression. Le peuple qui chante est surtout celui des campagnes et des côtes, car il participe à l'intense poésie de la nature et, vivant au milieu de ses transformations, il a la notion plus exacte encore et plus troublante de la vie ; témoin inquiet et désarmé des manifestations de la vie planétaire, il vibre plus aisément à l'unisson des émotions intimes.

C'est là qu'il faut chercher l'origine du merveilleux trésor de la musique populaire norvégienne, que les montagnes et les forêts ont d'ailleurs longtemps protégé contre la culture générale Européenne, ennemie née de tout individualisme. L'isolement dans lequel cet art original s'est librement développé, fut tel, que les régions les plus voisines s'ignoraient et évoluaient dans des directions opposées. C'est ainsi qu'aux pieds des hautes montagnes du Thelemark, autour des mystérieuses églises-pagodes, les danses



Phot. Keller et Reiner, à Berlin

STEPHAN SINDING. — Mère Captive

Appart. au Musée de Kristiania

profanes, les hallings les plus sauvages avaient une gravité étrange, sombre et presque mystique ; au contraire, sur les haut-plateaux de Valdres la musique religieuse elle-même vibre d'une joie très pure et très naïve, où ne manquent ni les capricieuses arabesques, ni les guirlandes de triolets des rondes et des danses.

L'origine de toute cette musique populaire se perd dans « la nuit des Sagas », car il est vraisemblable que les Scaldes accentuaient la déclamation de leurs vers en pinçant quelques accords sur les harpes ou lyres dont les œuvres littéraires, dès le ^{xiii}e siècle, donnent la description et qui, sensiblement modifiés au cours des siècles, servent encore aux paysans norvégiens : le *langeleik*, caisse sonore, dont on attaque les 7 ou 8 cordes avec un plectre, le *lur* ou cor des Alpes, le *prillarhorn* ou cor à triller fait d'une grosse corne percée de trous latéraux.

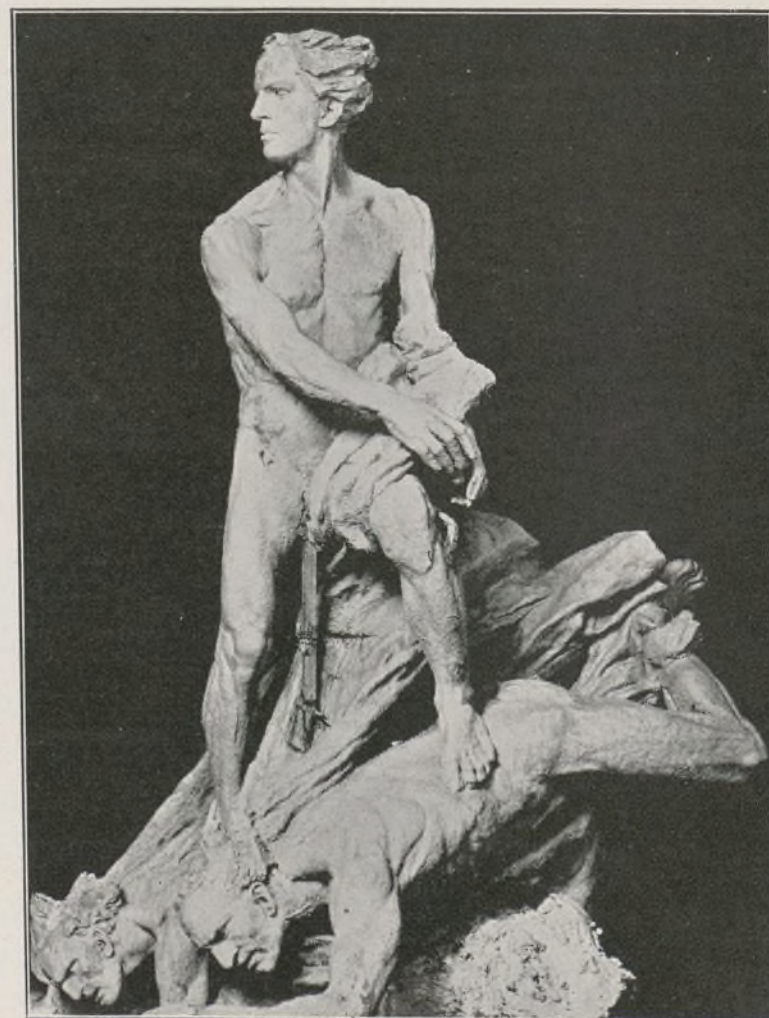
Mais c'est surtout sur le violon du Hardanger, plus haut et plus ventru que le violon ordinaire et muni de 4 cordes en acier vibrant sympathiquement, que la population rurale brode ses improvisations sur le fonds très riche des traditions séculaires ou sur des thèmes pris dans la nature même, les trilles du merle, le son des cloches, les appels de la *huldre* (sirène des lacs perdus dans la forêt), et l'aimable tumulte des noces paysannes.

En dehors de cet art populaire aujourd'hui encore si vivace, la Norvège n'eut jusqu'au milieu du ^{xix}e siècle ni musique ni musiciens, et les hautes classes de la nation, dédaigneuses de la musique des paysans, se contentèrent de suivre le mouvement européen.

Ce sera l'honneur des pays du Nord d'avoir compris la haute valeur artistique de la musique populaire et le merveilleux germe d'inspiration et d'évolution que contenaient en Norvège comme en Russie ces musiques « de pâtres » ou « de cochers. »

L'initiateur du mouvement de curiosité qui porta d'abord les Norvégiens vers la musique populaire, fut le génial violoniste Ole Bull, qui mit au service de cette cause son violon même et toute son autorité de musicien et de patriote ; n'alla-t-il pas un jour jusqu'à produire à côté de lui, dans une salle de concert, le plus fameux des ménestriers, « le « Meunier. »

Mais l'honneur d'avoir, le premier de tous, entrepris la notation, et par conséquent, le sauvetage de ces précieux documents revient à l'organiste Lindeman qui, de 1840 à 1887 recueillit plus d'un millier de chants, de danses et de psaumes. Grâce au dévouement artistique de l'éditeur Warmuth, la plupart (environ 600) de ces précieux documents ont été déjà publiés et cette merveilleuse édition qui



G. VIGELAND. — Projet du monument national qui sera érigé à Kristiania en l'honneur du mathématicien Abel



Phot. O. Væring
M^{me} HARRITT BACKER. — « Altergang i Stange Kirke » (La communion à l'Eglise de Stange)

avec une précision inouïe, il est d'autres éléments d'originalité sur lesquels l'attention ne s'est portée que tout récemment : La plupart des airs notés par Lindeman sont construits sur les modes majeur ou mineur, les derniers venus dans l'histoire musicale, et l'absence des modalités antiques était un argument essentiel contre la haute antiquité de cette musique ; un voyage dans les régions plus sauvages de la côte de l'Ouest a permis à un des plus savants théoriciens de la musique norvégienne, M. Catharinus Elling, de recueillir un grand nombre de mélodies construites sur les anciens modes, et particulièrement le dorien et le lydien. Cette découverte capitale et récente permet de conclure à la haute antiquité de la musique populaire des régions que leur éloignement a préservé de l'influence ambiante de la musique européenne récente et des apports étrangers plus anciens, d'us par exemple aux commerçants anglais et hollandais, ou même aux volontaires norvégiens des armées de Gustave-Adolphe au retour de la Guerre de Trente Ans.

Enfin, le compositeur Johan Halvorsen a commencé à noter les *slaatler* ou danses paysannes, telles que les ménestriers les exécutent sur le violon du Hardanger et sans rien tempérer de leurs rudimentaires et sauvages harmonies.

Cette patiente reconstitution des caractères modal et harmonique de la musique populaire ne peut manquer d'infuser à la jeune école norvégienne de nouveaux éléments de puissante originalité ; nous en avons pour garant l'apparition spontanée de la merveilleuse pléiade de musiciens qui a suivi la publication des premiers recueils de Lindeman : ce pays de deux millions et demi d'habitants, qui n'avait jamais produit d'autre compositeur que le gracieux Kjerulf, vit coup sur coup se révéler Nordraak,

Grieg, Svendsen et Selmer.

Le moins familier de ces grands noms est assurément celui de Nordraak qui fut pourtant le créateur du mouvement musical norvégien, puisqu'il fut l'initiateur de son ami Grieg, ainsi que le maître se plaît à le reconnaître en écrivant : « Il me tomba des écailles des yeux ; c'est par Nordraak que j'appris à connaître nos chants populaires et même ma propre nation. » Malheureusement, la mort le surprit à 24 ans, en pleine activité créatrice ; il ne reste de lui que de la musique de scène écrite sur des drames de son cousin Bjørnson, et quelques mélodies, dont le chant national actuel.

L'œuvre de Grieg est la plus complète démonstration des ressources précieuses que la muse populaire peut offrir à l'art musical, lorsque ses éléments sont pour ainsi dire filtrés par la personnalité de l'artiste, et concourent seulement à la création d'une œuvre homogène et individuelle. Instruit par de fortes

FIGARO ILLUSTRÉ

est la pierre angulaire de la musique norvégienne connue toutes les gloires, même celle de provoquer l'enthousiaste admiration de Liszt. Pourtant, si le rythme et la courbe mélodique des productions populaires furent dès lors consignés

études à Leipzig des plus récentes conquêtes de la science harmonique, initié par le recueil de Lindeman aux admirables chansons et danses populaires, Grieg par l'amalgame profond de ces deux éléments a su éviter le fatal écueil de la paraphrase où les thèmes nationaux semblent seulement superposés à l'harmonie qui les étaye et s'efforce à les varier.

Nous n'insisterons pas sur les qualités personnelles de l'œuvre de Grieg, universellement connue dans tous ses détails, la plus populaire qui soit peut-être à l'heure actuelle, mais il convient de rappeler l'immense influence de Grieg sur l'évolution ultérieure de l'art musical : ce sont ses trouvailles harmoniques et rythmiques qui, pour une bonne part, ont préparé le mouvement actuel d'affranchissement des vieilles formules scolastiques et des règles désuètes ; c'est à son école aussi bien que dans la fréquentation des Russes que s'est formée la captivante personnalité du plus grand novateur de notre génération, Claude Debussy. Un simple examen de ses œuvres de jeunesse suffit pour s'en convaincre et d'ailleurs Debussy lui-même s'est plu à saluer en Grieg le précurseur de ses audacieuses harmonies.

C'est là, en effet, que réside le génie particulier de Grieg, c'est par là qu'il a eu et aura tant d'influence sur l'avenir de la musique : il a su envelopper les thèmes populaires d'une harmonie pertinente qui crée dans son œuvre entière une atmosphère toute personnelle, et pourtant essentiellement nationale. La récente publication de ses « *Slaatler* » est venue donner une nouvelle preuve de ce génial pouvoir de création. On se rappelle que Halvorsen avait noté quelques-unes de ces étranges danses telles qu'elles sont exécutées par les ménestriers sur le violon du Hardanger : Grieg en les transcrivant pour piano, en « stylisant », en quelque sorte, ces productions d'un art aussi audacieux que bizarre a su créer des harmonies sauvages et des chatoiements dynamiques qui, s'il est possible, rendent cette transcription plus véridique, parce que plus intense dans son exacte couleur, que l'original.

Issu lui aussi de ce mouvement national, Svendsen a suivi une voie toute divergente : formé à l'école des symphonistes classiques et modernes, particulièrement de Beethoven et de Wagner, il s'est concentré dans la recherche de la perfection de l'écriture instrumentale ; ses *rhapsodies norvégiennes*, ses *fantaisies* pour orchestre, sa musique de chambre, et surtout ses deux admirables *symphonies* témoignent que ses efforts n'ont pas été vains. C'est un maître par la beauté de la ligne mélodique, par la richesse de l'orchestration, par la pureté de la forme, par l'élégance de l'écriture ; il n'a sans doute indiqué à l'art aucune nouvelle voie mais en suivant celle de ses illustres devanciers, il a atteint les plus hauts sommets de



Phot. O. Væring
TH. HOLMBOE. — « Akerselven » (La rivière d'Aker à Kristiania)



Phot. O. Væring
E. SOOT. — « Velkommen ! » (Bienvenue !)



Phot. O. Væring
J. GLÆRSEN. — « Det tiner » (Le dégel)

Le Chant des Roses

Autographe musical de M^{me} AGATHE BACKER-GRÆNDAAHL

Andante
Piano
sempre una corda

ma si se mangues
Solo cantando

poco cresc
hard

an dolcis
amoranda
Red
a Red

comp. p. one
poco cresc

Agathe Backer Grøndahl

Inscrit avec l'autorisation de MM. Hals frères, éditeurs à Kristiania.

Avec un Edelweiss

Autographe musical de JOHAN SELMER

Traduction française de MAGNUS SYNNESTVEDT

Poésie de JONAS LIE

Allegretto grazioso (M.M. 4 = 80)

Don staa paa vil-de-steranter og ly-ver med sit Bjerg, det er den Blomst der staaer de Afgrænd naar
Souls des som vete re-er - lent, son heau me de ref ar-gent, au des. sus des a-bîmes en la nuit - le in from bland

Alto ritardato (M.M. 72)
Don bier saa om det on son sit flet - de - tor - de Bled, og stjer-ne - for-met ob, som den sprang af Luf-ten. Red
La fleur de la vallée bleue se ten dre - ment re-luit que l'on de rait une é - tor - le du fond des cieux jait - lie.

Allegro (4 = 116)
for - de den er saa stjer, den for - de den er saa stjer, for - de den Blomst man fen - der
Par - ce qu'elle est si rare, par - ce qu'elle est si fi - ne, Par - ce qu'on ne la trou - ve

Tempo I
for - de den er saa stjer, den for - de den er saa stjer, for - de den Blomst man fen - der
Par - ce qu'elle est si rare, par - ce qu'elle est si fi - ne, Par - ce qu'on ne la trou - ve

Allegro (4 = 116)
for - de den er saa stjer, den for - de den er saa stjer, for - de den Blomst man fen - der
Par - ce qu'elle est si rare, par - ce qu'elle est si fi - ne, Par - ce qu'on ne la trou - ve

Tempo I
for - de den er saa stjer, den for - de den er saa stjer, for - de den Blomst man fen - der
Par - ce qu'elle est si rare, par - ce qu'elle est si fi - ne, Par - ce qu'on ne la trou - ve

Inscrit avec l'autorisation de MM. Hals frères, éditeurs à Kristiania.

* Les strophes accompagnent une fleur d'edelweiss offerte par le grand poète norvégien Jonas Lie à sa cousine, la célèbre pianiste Anke Nissen.

Ayuntamiento de Madrid

Johan Selmer

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

l'art symphonique; ses œuvres ne donnent aucune promesse d'avenir, ce sont de nobles monuments du présent.

A la différence de ses deux illustres contemporains Johan Selmer ne cherche pas en lui-même ni dans sa race les éléments de son art, c'est avant tout un passionné de réalisme qui, par beaucoup de côtés fait songer à Berlioz. C'est la même imagination forcenée, la même recherche du grandiose, et de l'effet saisissant, bizarre, parfois outré. Aussi est-ce dans ses poèmes symphoniques qu'il faut chercher la plus parfaite réalisation de ses tendances : *Le Carnaval flamand*, *la Scène funèbre*, *Dans les montagnes*, *La Captive* et surtout *Prométhée* témoignent d'une rare profondeur d'impression, d'une grande virtuosité orchestrale. Ce n'est pas par le choix des motifs que l'âme norvégienne se manifeste chez lui, c'est par son absolu souci d'indépendance, par l'audace de la fantaisie, par sa rare puissance.

Ainsi dès son origine la musique norvégienne n'exige de ses créateurs aucune discipline commune, aucun idéal factice. Chacun d'eux suit normalement les lois de son tempérament et le public assiste avec intérêt et sympathie à leur évolution divergente. Il en résulte pour tous une large compréhension artistique, exempte de tout snobisme, hostile à toute coterie, ouverte à toute nouvelle tentative des jeunes.

A côté de Grieg, Svendsen et Selmer, il convient de nommer, de la même génération, M^{me} Agathe Backer-Grøndahl, qui, avec Grieg, a créé la littérature norvégienne du piano et quatre symphonistes de grand talent, Winter-Hjelm, Haarklou, Holter et Ole Olsen; ce dernier est l'auteur de plusieurs poèmes symphoniques de grand intérêt et de deux opéras qui ont eu une fortune particulière auprès du public européen.

Les principaux représentants de la génération suivante, Sinding (1856), Elling (1858) et Halvorsen (1864) commencent à s'imposer, comme leurs prédécesseurs à l'attention universelle.

Sinding tout particulièrement est un des maîtres reconnus de la musique de chambre actuelle. Ses concertos ont été applaudis dans toutes les salles de concert, son *Gazouillement de printemps* a connu un succès plus grand peut-être que l'inévitable *Printemps* de Grieg. Pour lui la musique orchestrale n'est pas seulement un moyen, c'est aussi un but; ce n'est pas sa parole, c'est sa pensée même. Son étonnante profondeur d'inspiration, la vibrante générosité de son tempérament, la maîtrise de sa technique et la richesse de ses développements justifient amplement sa jeune gloire; mais c'est dans ses merveilleuses mélodies, d'un sentiment si ému et si spontané, si simple et si puissant, que l'on peut le mieux sur-

prendre sur le vif la profonde sensibilité de cette belle âme d'artiste. Son recueil *Du Printemps à l'Automne*, ses chansons orientales, ses mélodies, *Un cri d'oiseau*, *Les soirs d'été*, *Berceuse*,

Une femme, témoignent de l'étonnante souplesse de son inspiration et peuvent être comparées aux plus belles mélodies de Schumann.

Catharinus Elling est l'auteur estimé d'un opéra *Les Cosaques*, d'une symphonie, et de plusieurs œuvres de musique de chambre. Il a écrit en outre, un grand nombre de mélodies dont plusieurs sont parmi les plus populaires des pays du Nord. C'est un tempérament énergique, hautain et passionné, uni à une nature bien intéressante d'artiste curieux et érudit : son nouveau recueil de chants populaires en modes antiques marquera une date dans l'histoire musicale de la Scandinavie.

Le chef d'orchestre du Théâtre National de Kristiania, Halvorsen, est universellement connu, grâce à sa *Marche des Boyards*, et son poème pour violon *Veslemoy*. Amoureux fervent de la musique populaire dont il a recueilli et noté les plus étranges productions instrumentales, il a écrit des œuvres symphoniques de grand intérêt. Ses

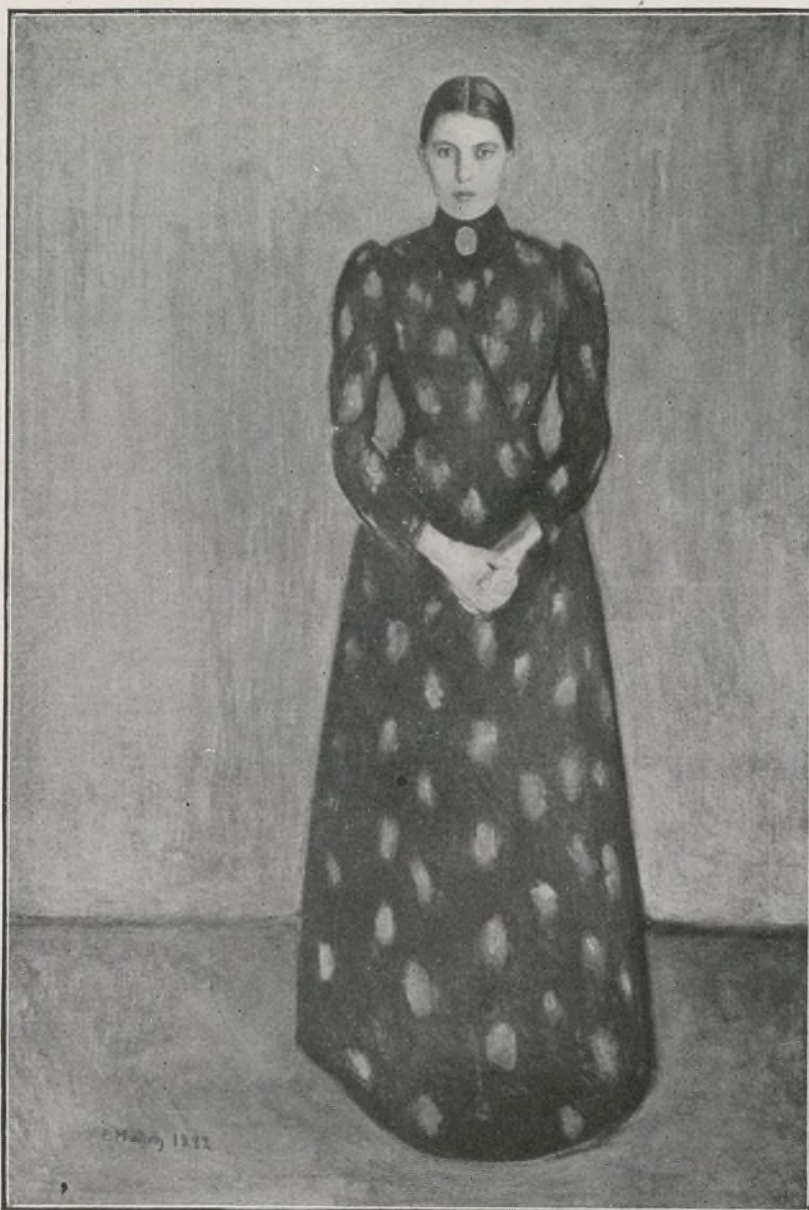
suites d'orchestre *Vasantasena*, *Fossegrimen*, *Tordenskjold*, révèlent une rare science de l'instrumentation et une heureuse recherche de l'originalité dans l'expression; son tempérament, analogue à celui de Grieg, est fait d'influences populaires et d'intense personnalité.

Ces trois compositeurs, jeunes encore, sont en pleine période de production et d'évolution; ils sont bien loin d'avoir dit leur dernier mot.

A côté d'eux il faut mentionner M^{me} Lund-Skabo, et M. Per Winge qui ont surtout produit pour le piano et pour le chant, et Gerhard Schjelderup, auteur d'opéras représentés avec succès en Allemagne.

L'absence de théâtre a, comme on le voit, jusqu'à ces dernières années, entravé la production de musique théâtrale, au grand profit de la symphonie, de la musique de chambre et vocale. Aujourd'hui le théâtre national, sous l'habile direction générale de Bj. Bjørnson et musicale de Johan Halvorsen offre aux compositions nationales d'admirables ressources d'exécution : il faut espérer que ce sera l'origine d'un art lyrique norvégien.

Parmi les nombreux interprètes des œuvres nationales, il faut mentionner tout spécialement le grand chanteur populaire Thorvald Lammers, l'interprète rêvé des folk-lores norvégiens et les deux grandes cantatrices, M^{mes} Oselio-Bjornson et Ellen Gulbranson. On



Phot. O. Væring

EDVARD MUNCH.

Appartient au Musée de Kristiania

— Portrait de femme



DIRIKS. — Village auprès du fjord (au mois de mars)



Phot. O. Væring

O.-W. THORNE. — Étude

« Du Kveld med din fred »

Autographe musical de SIGURD LIE

Andante sostenuto

Sigurd Lie

Inscrit avec l'autorisation de MM. Warmuth et Co,
éditeurs à Kristiania.

« Burlesque »

Autographe musical de OLE OLSEN

Allarghetto
Piano

Kristiania 9/4 1906

Ole Olsen

doit aussi rappeler les noms glorieux de Ole Bull, le roi du violon (1810-1880) et M^{me} Erika Nissen, la grande pianiste.

Pendant les dix dernières années, une nouvelle génération s'est formée dont les premières manifestations permettent déjà d'augurer brillamment. Malheureusement le plus en vue de

ces jeunes hommes, Sigurd Lie, a été brutalement enlevé par la mort à l'âge de 33 ans; il avait déjà écrit de très beaux poèmes symphoniques et une importante série de mélodies dont une, *la Neige*, est un véritable chef-d'œuvre. Toute sa production musicale indique un esprit épris de découverte,

norvégien a surgi au XIX^e siècle, des robustes fondations des traditions populaires, aussitôt après la proclamation de l'indépendance norvégienne et que, par une rapide réaction, il s'est fait l'éducateur de la race et lui a permis de prendre conscience de son atavique instinct d'indépendance. On peut donc dire que le grandiose élan qui vient de dresser la Norvège tout entière à la conquête pacifique de la liberté a été préparé depuis longtemps par les artistes norvégiens: en aucun pays et en aucun temps peut-être, l'art n'a eu sur la vie sociale, sur l'histoire politique une aussi profonde, une aussi active influence.

C'est que l'Art norvégien est l'interprète fidèle de la Réalité, et se passionne à la poursuite de la personnalité. C'est aussi que le Norvégien est doué d'une riche sensibilité, et d'une incroyable puissance imaginative: il s'intéresse à l'art et y trouve l'écho de ses habituelles préoccupations.

C'est là aussi qu'il faut chercher la raison profonde du prodigieux effort artistique de cette race au XIX^e siècle, car l'art attire forcément à lui toutes les âmes éprises de vérité, c'est-à-dire d'affranchissement; du reste faire de l'art n'est-ce pas tout uniment et quel que soit le mode d'expression utilisé, poursuivre la liberté dans l'impression et dans l'action, n'est-ce pas enfin, suivant une définition célèbre, voir la nature et la vie à travers un tempérament?

On ne connaît en général que quelques noms d'artistes norvégiens; nous espérons avoir montré qu'à côté de ceux que des qualités prééminentes et parfois le concours des circonstances ont rendu universellement célèbres, il y a en Norvège dans chaque branche de l'art un groupe considérable de talents personnels, audacieux, créateurs en un mot. Ce n'est donc pas un simple hasard qui a fait naître en Norvège tant de grands hommes dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il faut bien admettre que ce pays traverse en ce moment une période de floraison inouïe et qu'on doit ranger parmi les plus grands, l'Art norvégien. L'histoire de ces dernières années a enregistré les découvertes des savants et des explorateurs norvégiens, la récente Révolution a prouvé qu'il y avait une politique norvégienne. Il faut donc désormais compter avec la « Pensée Norvégienne », c'est-à-dire avec l'exaltation rationnelle et souveraine de la Liberté et de la Volonté.

MAGNUS SYNNESTVEDT



Phot. Jøger, à Stockholm

Appartient à M. Thiel, Stockholm
TH. ERICHSEN. — Intérieur

d'originalité et d'audace, uni à un sentiment de la plus noble délicatesse. La rare alliance des ces deux qualités donne plus encore lieu de déplorer la perte de ce merveilleux musicien et de souhaiter la diffusion de ses remarquables œuvres.

Heureusement du moins les jeunes forces ne manquent pas, qui se préparent à relever la palme tombée: il nous suffira de nommer Eyvind Alnøes, auteur de délicieuses mélodies, et Frithiof Backer-Grøndahl, auteur de très curieuses études pour le piano. Ce dernier compositeur témoigne déjà de son goût pour les recherches harmoniques hors des combinaisons éprouvées par une pratique constante. Son *Impromptu sur un thème nègre* est en ce sens bien caractéristique et nous permet d'affirmer pour clore cette étude, que la musique norvégienne n'est pas près de se cristalliser dans le respect d'une formule, quelle qu'elle soit, ou dans l'imitation d'un quelconque de ses maîtres. Conforme au généreux caractère de la race, elle aura toujours pour devise: La personnalité par l'indépendance.

CONCLUSION

Au terme de ce hâtif voyage à travers l'Art norvégien, qu'il nous soit permis de constater, par un rapide coup d'œil sur le chemin parcouru, l'étonnante coïncidence du mouvement artistique et de l'évolution politique. Nous avons vu que l'Art



Appartient au Musée de Trondhjem
SCHILBERG. — Nuit



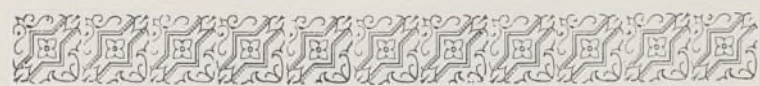
FREMMING HEYERDAHL. — Enfance

un jeune bachelier de son entourage que du reste elle n'aimait pas du tout avant, et qu'elle déteste de toute sa force après. Là-dessus René s'aperçoit qu'il se passe quelque chose. Brusquement il est jaloux. Mme de Randier, cause de l'orage, s'est décidée enfin à partir. Il n'en a cure. Il songe à l'attitude de sa femme, il lui faut une explication. Jeanne, déchirée de remords, plus malheureuse que jamais, serait prête à tout dire, à tout avouer, — à tout gâter affirme son beau-père. Car l'homme au tour de main veille sur le bonheur de l'univers. « — Vous êtes folle, ma petite, déclare-t-il encore une fois. Le pardon ? Chimérique. L'oubli ? Impossible. Allons, un bon petit mensonge et tout ira bien ! » Et la pauvre créature, préférant le supplice du silence à la séparation définitive, jure qu'il n'y a rien eu entre elle et le hardi coquebin, un peu sur le même ton que Mélisande mourante répétant à Golaud : « Nous n'avons pas été coupables... » Ainsi Mme de Randier, l'idéale associée, trouvera certainement quelque part de nouvelles épreuves à relire ; René de Chanceluce, qui continue et continuera à ne comprendre rien à rien, pourra se consacrer derechef à ses chères études un instant délaissées et colliger de piquantes remarques sur l'amour tel qu'on le pratiquait il y a quelque cent cinquante ans ; quant à Jeanne de Chanceluce, l'adversaire trop aimante, qui semble mieux faite pour l'histoire contemporaine que pour l'archéologie, elle se gardera dans la suite de faire des pâtés sur les sacrés placards de son laborieux époux, et prendra soin, puisqu'elle le possède désormais, d'entretenir son tour de main dans l'intérêt de son ménage et de la belle humeur des amis de son mari.

Cette agréable comédie où le bavardage est spirituel et fort brillant, où quelques scènes aussi ne laissent pas que d'émouvoir légèrement, a été fort bien jouée par Mme Marthe Régnier qui, mutine, ingénue, ravissante à son ordinaire, s'est montrée extraordinairement sincère, violente, douloureuse, passionnée ; par M. Huguenet dont la bonhomie alerte et fine, le naturel sont incomparables ; par Mme Henriot, touchante, par Mlle Franquet, adroite, et M. Pierre Magnier, très juste ; par Mmes Ellen André, Suzanne Perney, Camille Liceney et MM. Pierre Achard, Arvel et Maupré.

On avait commencé par la *Chance du Mari*. L'amusante et jolie comédie de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers où Mlle Toutain est souple et vive comme un caprice, indécise comme un rayon, étourdie comme un éclat de rire, M. Dumény et M. Burguet bien divertissants l'un et l'autre, l'un en Don Juan à mécanique, l'autre en Lovelace prématurément gâteux, M. Pierre Achard, simple et sûr — a retrouvé devant le public du Gymnase, le grand, le légitime succès qu'elle remportait naguère aux Variétés.

CHARLES DUMAS



Les Livres

COROT, PAR MM. MOREAU-NÉLATON ET ROBAUT. ♦♦♦♦ CHANTEGRIVE. PAR M. MOREAU-NÉLATON. ♦♦♦♦♦ LES ARTS ET LES ARTISTES PENDANT LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE (1789-1795), par MAURICE DREYFOUS. ♦♦♦♦♦ GRANDEUR ET DÉCADENCE DE ROME. PAR M. G. FERRERO ♦♦♦♦♦ POINTS DE VUE FRANÇAIS, PAR M. PIERRE BAUDIN ♦♦♦♦ VUES D'AMÉRIQUE, PAR M. PAUL ADAM ♦♦♦♦♦ L'ÉGLISE CATHOLIQUE, PAR M. ANDRÉ MATER ♦♦♦ TANTONNE, PAR ANTONIN LAVERGNE. ♦♦♦ L'AMOUR FESSÉ, PAR M. CHARLES DERENNES. ♦♦

M. Moreau-Nélaton ne se contente pas d'être un peintre délicat, un céramiste d'art de talent, un éducateur à qui l'école doit des images murales parfaitement adaptées : il est également un conteur attendri et un historien d'art renseigné.

Comme conteur, il vient de nous donner *Chante-grive*, un petit cahier dédié aux bibliophiles, une simple histoire d'enfant et de bêtes avec des pensées morales amenées naturellement, dans un décor d'intimité radieuse ; des pages de sentiment ; une écriture d'artiste qui s'amuse : un petit bijou qui continue délicieusement la série inaugurée par l'auteur.

Comme historien d'art, voilà l'admirable ouvrage sur Corot. Dans le premier volume, M. Moreau-Nélaton a écrit une vie du peintre, très documentée, très précise, très intéressante de ce que fut, en effet, la belle existence de Corot. Dans les volumes suivants, il a dressé le catalogue complet et illustré et mis en ordre les notes et les croquis de M. Robaut. Il nous faudrait des ouvrages pareils sur tous les maîtres de notre glorieuse école de 1830. Ce sont là des mines inépuisables où le document présenté si parfaitement ne s'adresse pas seulement aux érudits, mais encore à tous ceux qui veulent savoir un peu de ce dont il sont amenés à parler. On n'avait pas établi, jusqu'à présent, un répertoire si complet de l'œuvre de Corot : peut-être s'est-il glissé quelques erreurs, quelques attributions acceptées un peu légèrement, quelques omissions regrettables, mais cela n'est pas le fait de M. Moreau-Nélaton ; et les fiches de M. Robaut, pour si précieuses qu'elles soient, ne peuvent pas être acceptées toujours comme parole d'évangile. Il s'est produit pour Corot et cela est inévitable, ce qui s'était produit dans le Delacroix, du même auteur : et si je souligne le fait, c'est pour mettre en garde les amateurs contre une tendance de certaines personnes à ne pas reconnaître pour œuvre de Corot ou de Delacroix, telle œuvre, pour cette seule raison que les répertoires de M. Robaut n'en font pas mention. Cette réserve faite, je déclare qu'il faut louer très haut, l'effort de M. Moreau-Nélaton. Son livre est de ceux que que tout homme qui s'occupe d'art moderne doit avoir sur ses rayons.

M. Maurice Dreyfous, qui depuis qu'il n'est plus éditeur, s'est consacré à de laborieuses études historiques, vient de publier un livre du plus haut intérêt : *Les arts et les artistes pendant la période révolutionnaire*. Il a fouillé, pour édifier son œuvre, tous les documents de l'époque, et il nous présente un tableau étrangement vivant de l'art de 1789 à 1795. Tour à tour, il nous conduit dans les établissements d'enseignement, les musées, les salons ; il nous révèle les projets qui furent élucubrés pour l'embellissement de Paris ; il nous raconte l'action sociale et esthétique d'un David, d'un Sergent, d'un Houdon, d'un Percier ; il nous fait entendre ces chants de la révolution, qui ont fourni à l'histoire générale de Paris, publiée par le Conseil municipal, l'objet d'un précieux volume, et il esquisse, en un dernier chapitre, cet art des cortèges dont nos pères avaient le secret, depuis les fêtes de la Fédération jusqu'aux fêtes de l'Être Suprême.

M. Maurice Dreyfous a fait là un livre d'un intérêt passionnant, et je ne serais pas surpris qu'il l'eût écrit avec passion. On le lit sans se douter que c'est un livre d'érudit, et on s'abandonne à ce récit clair, vibrant, où tout est expliqué avec une intelligence du temps et une méthode d'information qu'on ne saurait trop louer.



Gravure servant de couverture à l'ouvrage de M. Maurice Dreyfous : *Les Arts et les Artistes pendant la période révolutionnaire*
TRANSPORT DES CENDRES DE VOLTAIRE AU PANTHÉON

Voici le troisième volume de la vivante histoire de M. G. Ferrero : *Grandeur et Décadence de Rome*.

M. Ferrero, par la solidité de son argumentation, par la façon toute vibrante dont il ressuscite les Sociétés mortes, par l'originalité dont il fait montre dans sa conception du mécanisme de la vie sociale d'autrefois, justifie et incite la curiosité qui nous attache à ces lointaines évocations.

Le sous-titre du livre de M. Ferrero contient tout un programme : « La Fin d'une Aristocratie » ; et quels acteurs : Cicéron, Virgile, Salluste, Octave, Antoine et Cléopâtre ! que le brillant historien a littéralement ressuscités pour nous.

Certes, on étonnera les Rhétoriciens pâlis sur le *Conciones*, en leur disant que ce livre est vivant comme un roman ; rien n'est plus vrai cependant. M. G. Ferrero, sans rien laisser au caprice de l'imagination, en s'appuyant toujours sur des textes, a reconstitué les années de la décadence Romaine, et il a dépouillé de par un immense labeur ces figures de leur classicisme figé, pour les situer devant nos yeux en pleine et active humanité.

Et voilà que les leçons du passé nous ramènent au temps présent, pour nous faire lire avec tout l'intérêt qui s'attache à la personnalité de l'auteur et à la gravité des questions qu'il traite, le dernier livre de M. Pierre Baudin : *Points de vue Français*.

Les chapitres de ce livre furent écrits avant le conflit Marocain et tout l'effort de pensée de l'Écrivain va être enfoncé dans la démonstration de ces deux postulats que je relève dans la préface : « Mon but est de justifier, au point de vue Français, l'intérêt d'une réconciliation » (entre la France et l'Allemagne). Et plus loin : « La réconciliation sera l'œuvre des bonnes volontés particulières des deux nations et de leur communauté d'intérêts, ou elle ne se fera pas ».

Il faut lire ce livre sagement et courageusement pensé ; il faut lire les chapitres consacrés aux « Grandes Alliances », à l'échange international des enfants et des jeunes gens, aux questions de budgets etc. M. Baudin n'est pas de ceux qui se payent de mots : Ainsi que dans ses ouvrages précédents, *La Poussée* et *Forces Perdues*, il appuie sa doctrine sur des faits, et il a une connaissance trop approfondie de la chose publique, pour qu'il ne soit pas profitable de prêter l'oreille à ses méditations.

Le livre de M. Paul Adam : *Vues d'Amérique* met à son comble le désir que d'autres m'avaient inspiré de découvrir à mon tour ce prodigieux pays, cette « Nouvelle Jouvence ». Ce livre est en effet d'un enthousiasme et d'une séduction extraordinaires ; le voyage que je viens de faire — en chambre, hélas ! — avec lui, est un voyage nouveau, et j'ai eu l'occasion d'y voir des choses inédites, d'y admirer notamment l'art des architectes d'Amérique, constructeurs de ces immenses « Buildings » qui apparaissent à

M. Paul Adam marquer le début d'une « Architecture incomparable et digne des éloges décernés à toutes les anciennes ».

Sous la conduite de ce guide éloquent et enflammé, j'ai contemplé les formidables machines de Pittsburg, dont il exprime la puissance et le génie humain en des pages admirables, j'ai observé ces mœurs curieuses d'une liberté supérieure, j'ai pénétré l'âme de ces « chiméristes » merveilleux dont l'esprit d'entreprise ne veut pas se laisser enfermer dans les limites de la froide raison et du sens pratique et l'âme de ces conquérants qui ont « le jeune culte de la vigueur génératrice ».

Mais que n'ai-je pas vu et admiré en ces six cents pages où M. Paul Adam, tour à tour poète, artiste, philosophe, économiste m'a fait faire un inoubliable voyage à travers un merveilleux pays ! Il y a là une puissance d'évocation, une force de pensée, une richesse de couleurs merveilleuses qui font honneur à l'esprit français et ne sont point le fait de l'enfant d'une nation aussi « chauve, édentée, myope et chancelante » que le dit M. Paul Adam, amené par son enthousiasme pour la jeunesse et la force de l'Amérique à une conception peut-être excessive de notre faiblesse et de notre décrépitude.

Dans le Domaine historique voici un ouvrage d'une très haute importance et d'une belle valeur documentaire : *L'Eglise Catholique, sa constitution, son administration*. Dans le vaste sujet qu'il s'est imposé, l'auteur, M. André Mater, s'est soigneusement gardé de toute polémique, même de toute appréciation sur le brûlant sujet de la Séparation ; il s'est contenté de nous montrer comment l'Eglise Catholique apparaît, après la séparation, comme un organisme complet, et pour mettre à la portée des modernes une matière dont les cadres datent du moyen âge, il s'est servi de termes de comparaisons qui nous sont familiers. C'est un ouvrage qu'il faut lire en France, car à quelque parti qu'on appartienne il n'a jamais été plus nécessaire de bien connaître l'Eglise que depuis qu'une loi a prétendu la séparer de l'Etat.

Tantonne, le dernier roman de M. A. Lavergne, est un pur roman sentimental rempli de poésie et d'émotion qui a pour cadre des paysages méridionaux, pleins de soleil et de lumière ; l'histoire de cette « Tantonne » qui consacre sa vie tout entière à son neveu Younet qu'elle couve d'une tendresse maternelle jalouse, exclusive, qu'elle défend contre les dangers réels ou imaginaires que lui fait courir le second mariage de son père, est touchante et émouvante au possible ; elle témoigne d'un très délicat et très fin sens psychologique, et donne à M. Lavergne l'occasion d'une fort amusante peinture de mœurs des paysans méridionaux d'il y a cinquante ans ; j'ajoute que la parfaite chasteté du livre permet — suivant la formule — de le laisser entre toutes les mains.

M. Charles Derennes, qui publiait il y a quelques mois chez Ollendorff un des meilleurs livres de vers de la jeune poésie *La Tempête*, vient de faire paraître au *Mercur de France* son premier roman, *L'Amour fessé*, qui est charmant. Ce titre, qui semble emprunté d'une gravure de Fragonard, contient une série de récits pittoresques, ironiques, touchants, où il est démontré principalement, avec une fantaisie, un esprit, une grâce infiniment aimables « que l'on n'est pas toujours — heureux dans ses amours ». Tous les souvenirs et l'histoire même de M. Calixte-Léonce Vidal de la Gontrie illustrent d'une façon saisissante cette vérité indiscutable. Et outre que le malheur d'autrui nous procure toujours le plus délicat plaisir, c'est pour nous un enchantement que ce capricieux voyage des jardins de Trianon aux rivages de la Malaisie et de la Côte-d'Or, du Paris galant et mouvementé de la Restauration aux calmes horizons des montagnes pyrénéennes. M. Charles Derennes, conteur de race,

prend place du premier coup à la tête des écrivains de sa génération. On dirait un peu d'un Théophile Gautier plus léger, vif et tendre comme Alphonse Daudet.

PH.-EMMANUEL GLASER

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

- Chez Lemerre : *L'Ame étoilée*, par EMILE BLÉMONT.
 Chez Flammarion : *Les membres de l'Académie des Beaux-Arts* : deuxième série, 1816-1852, par ALBERT SOUBIES.
 Chez Darragon : *Dans la bibliothèque du Vieux-Paris*, par AD. VAN BEVER. Recueil de pièces rares, avec huit planches hors texte.
 Chez Ch.-Lavauzelle : *Les réalités de combat*, par le général DAUDIGNAC.
 Chez Dujarric : *Comment on aime*, par PAUL POUROT.
 Chez Messein : *Moralités quotidiennes*, par AUGUSTE FABRE.
 Chez Stock : *Deuxième mémorandum (1838) et quelques pages de 1864*, par J. BARBEY D'AUREVILLY.
 Chez Ollendorff : *Vues d'Amérique*, par PAUL ADAM.
 — *Des Fous*, roman, par EMILE GOUDEAU.
 Chez Plon et Nourrit : *Etudes dramatiques*, tome III, par ADOLPHE MÔNY.
 Chez Légendre : *Paroles sociales ; le surhomme*, par SIMON POÛCHARD.
 Au *Mercur de France* : *L'Amour fessé*, roman, par CH. DERENNES. — *Histoire de la peinture française, au XIX^e siècle (1801-1900)*, par ANDRÉ FONTAINAS. — *Le danger*, par LAURENT EVRARD. — *Etudes d'art étranger*, par WILLIAM RITTER.

Le service de la Librairie du FIGARO se charge de fournir tous les volumes analysés dans la chronique ci-dessus.



Chronique Musicale

HENRY FÉVRIER

L'Opéra-Comique nous conviait le mois dernier, en même temps qu'à une belle reprise de la tendre et profonde *Marie-Magdeleine* de M. Massenet, à la première représentation du *Roi Aveugle*, légende musicale en deux tableaux de MM. Hugues Le Roux et Henry Février. Nous ne reviendrons pas sur l'œuvre elle-même dont on connaît la brillante réussite ; mais il nous est infiniment agréable de dresser le procès-verbal de cette victoire et de retracer ici en quelques lignes la carrière de l'heureux vainqueur.

M. Henry Février n'a pas trente ans. Il a fait, avant de se consacrer à la composition, des études littéraires très complètes et possède cette culture fondamentale indispensable dont sont trop souvent dépourvus tant d'artistes d'ailleurs peu dignes de ce nom. Il travailla l'harmonie avec Xavier Leroux, la composition avec MM. Massenet et Gabriel Fauré. Il ne prit pas part au concours de Rome, s'étant marié de bonne heure ; et l'on sait que la Villa Médicis ne s'ouvre qu'aux célibataires. Mais cela ne l'empêcha point de beaucoup travailler, de publier outre des mélodies charmantes dont je veux citer au moins *Les Colombes*, sur une poésie de Théophile Gautier et *L'Intruse*, sur des paroles de Maurice Maeterlinck, une sonate pour piano et violon, un trio pour piano violon et violoncelle, d'une délicieuse inspiration et d'une facture tout à fait remarquable. En 1902, à la suite des représentations à l'Ambigu d'un drame de M. Hugues Le Roux, *L'Autre France*, pour lequel il avait écrit une assez importante musique de scène, Henry Février demandait un livret au romancier, qui lui donnait, à quelque temps de là, la légende du *Roi Aveugle*, tirée des *Sagas* Norvégiens. M. Février se mit immédiatement à la besogne et dès 1903, le *Roi Aveugle* était prêt à être représenté. M. Carré reçut l'œuvre d'emblée. Elle vient de passer à son tour.

Il n'est pas indifférent de rappeler à quelle époque le *Roi Aveugle* a été composé ; il importe d'autant plus de se souvenir que c'est une œuvre de la vingt-cin-



HENRY FÉVRIER

quième année, que certains musicographes peu généreux ont aigrement reproché à l'auteur d'avoir subi de manifestes influences : la wagnérienne, la debussyte, etc., etc. Si je ne craignais de les chagriner, je dirais qu'ils en ont certainement oublié, quand ce ne serait que celles des maîtres dont procèdent les maîtres eux-mêmes.

Une autre critique assez plaisante qu'on a faite à la musique de M. Février est de ne pas suivre exactement les jeux de lumière qui accompagnent les deux tableaux : l'enveloppe musicale ne correspondrait pas à l'enveloppe lumineuse. Mais, à supposer que cela soit vrai, est-ce au musicien ou à l'électricien qu'il faudrait s'en prendre ? Tout au contraire, la partition de M. Février est, relativement au poème, d'une fidélité minutieuse et continue ; elle en est imprégnée et l'imprègne à son tour. Et quant à la mise en scène à laquelle M. Carré a prodigué ses soins d'artiste, parmi des décors brossés par le maître Jusseume elle ne laissait rien à désirer. Elle était même trop parfaite, au goût de quelques-uns ; car dans je ne sais plus quelle feuille on lisait, je crois, cette phrase où perce quelque peu d'humeur : « M. Carré a monté le *Roi Aveugle* comme si c'était un chef-d'œuvre... » Sentez-vous la double saveur de ceci ? Et sentez-vous aussi que si cela n'a rien de désobligeant pour un auteur de 25 ans, on ne saurait rendre hommage en meilleurs termes à la conscience d'un directeur ?

Au reste, M. Février que nous avons vu récemment se déclare très heureux. Comment ne le serait-il pas d'ailleurs ? Le *Roi Aveugle*, magiquement monté, admirablement chanté, a été loué unanimement par tout ce que la critique compte d'illustre ou de très distingué, MM. Gabriel Fauré, Catulle Mendès, Bruneau, Pierre Lalo, Jullien, Octave Maus, etc. Et tous ceux qui n'admettent pas que le fait-divers seul doive régner au théâtre, tous ceux qui n'estiment point qu'il soit nécessaire, pour émouvoir, d'accumuler en l'espace de vingt-cinq minutes, incestes, meurtres, suicides, incendies, coups de couteau, coups de fusil, empoisonnements ont été, dès la première heure séduits et pénétrés par la poésie de ce beau rêve d'artiste. — En de telles conditions, M. Février ne songe guère à se plaindre. Il nous annonce comme devant paraître prochainement une sonate pour piano et violoncelle ; maintenant il est pris tout entier par son drame lyrique *Monna Vanna*. C'est M. Maeterlinck lui-même qui a tiré le livret de son admirable tragédie. C'est Mme Georgette Leblanc qui créa le rôle de Monna Vanna dans le drame lyrique comme elle l'a créé dans la tragédie, inoubliable. Et bientôt nous applaudirons à Paris, espérons-le, l'œuvre nouvelle — l'œuvre large et riche, aux grandes lignes, aux subtiles nuances qu'on est en droit d'attendre d'un des tempéraments le mieux doués, d'un des talents le plus délicats de la jeune école française. D.

ÉLÉGANCE FÉMININE

Aimez-vous la muscade ?... On en a mis partout.

On peut en dire autant du vert, de l'atroce vert que l'on voit envahir la toilette féminine depuis la chaussure... car il y a des souliers verts ! jusqu'aux plumes de paon qui mettent tout en haut de la personne, au troisième au-dessus de l'entresol de son front, leurs splendides yeux d'émeraude. Tous les verts sont mis en réquisition, les plus doux comme les plus aigus ; le vulgaire vert-chou, l'acide vert-pomme, le délicat vert-amande et le poétique vert-d'eau, sans négliger quantité de tons intermédiaires qui tiennent de la chenille, du lézard et du serin de portier.

Réservé jusqu'ici aux grosses dames rougeaudes qu'il a mission d'éteindre un peu et aux rares beautés dont l'épiderme de soie nacré peut supporter tous les voisinages, le voici accepté par la masse des femmes, sans distinction de type ni de carnation, imprudence qui amène des teints blafards, tels que peuvent en avoir des fantômes en rupture de caveau.

Quelques élégantes vont même jusqu'à la toilette verte semée de pois d'un autre vert. Ça c'est le comble, le dernier chic sépulcral qui a dû partir du Père-Lachaise pour aboutir rue de la Paix ; ce n'est plus une erreur de la mode, c'est de la folie et l'on peut verser un pleur sur tant de jolies femmes atteintes d'une pareille fêlure.

* *

Sous cet horrible réseau vert, toutes les petites tares de la peau apparaissent en noir, font une figure *mâchurée*, comme disent les enfants qui ont souvent le mot juste. Les *tannes* du front, du nez et du menton prennent un relief mal-propre, l'épiderme paraît zébré de hachures, en un mot, c'est affreux et, si l'on veut arborer l'ingratitude couleur verte, il est indispensable de débarrasser d'abord le visage de ses points noirs afin de n'être qu'à moitié laide. Pour cela, le seul procédé n'irritant pas la peau est l'Anti-Bolbos de la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre. C'est une lotion renommée, très appréciée des mondaines. Elle vaut 5 fr. et 5 fr. 50 franco.

* *

N'oublions pas aussi que la voilette verte nuit

SERVICE "GOUNOD"

Cristal taillé, quatre rangs de facettes

Table 12 couverts, 74 pièces... 50 fr.



Adresser les Commandes

AU GRAND DÉPOT

21, Rue Drouot

PARIS

ou demander le Catalogue coloré d'été, ainsi que les nouvelles feuilles d'albums coloriées, envoyées franco, contenant les dernières nouveautés pour 1905.

aux jolis cheveux dorés que les femmes aiment tant et qu'elles obtiennent de force quand elles ne les ont pas de gré. De force est une façon de parler, car rien n'est plus commode avec les merveilleuses teintures à base de Henné dont nous sommes redevables à M. H. Chabrier, l'éminent chimiste qui a su gammer tous les tons capillaires, depuis le blond de lin jusqu'au reflet cuivré et au noir le plus intense. La grande facilité d'emploi de ces teintures absolument inoffensives fait que M. Chabrier n'a même pas besoin de les appliquer lui-même. Ses clientes y réussissent très bien après une brève explication donnée soit par lettre, soit verbalement, 48, passage Jouffroy, Paris.

* *

Pour en finir avec le vert, je conseille aux personnes qui en sont engouées d'étudier leur teint avant de revêtir robe ou chapeau de cette nuance. Si l'épiderme présente le moindre ton jaunâtre, adopter des couleurs neutres jusqu'à ce qu'un traitement rationnel par la véritable Eau de Ninon ait effacé taches de la peau, grains de rousseur, petites rides, en un mot tout ce qui détruit la fraîcheur naturelle et vieillit la femme avant l'heure néfaste où elle doit renoncer à plaire. Mlle de Lenclos, qui se connaissait en coquetterie, n'agissait pas autrement et, grâce à cette lotion inventée pour elle, possédait le teint le plus jeune, le plus éclatant, ce teint sans rival qui désespérait toutes les belles dames de la cour et de la ville.

Ah ! Ninon pouvait sans crainte porter du vert ! Pour avoir le même privilège, usons du même artifice puisque l'Eau de Ninon appar-

tient aujourd'hui à la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, où elle vaut 6 fr. et 6 fr. 50 franco.

CHRYSANTHÈME.

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, Téléphone 237-21



J.N. BRUUN
à TRONDHJEM

GRAND ET BEAU CHOIX DE

Fourrures et Peaux de Norvège

EXPORTATION DE PEAUX BRUTES

COMMERCE D'ANTIQUITÉS

GRAND PRIX PARIS 1900

MÉDAILLES D'OR

Liverpool 1886

Trondhjem 1887

Stockholm 1897

MÉDAILLES DE 1^{re} CLASSE

Kjöbenhavn 1888

Paris 1889

Excursions en Norvège

Croisières dans les FJORDS, au CAP NORD et au SPITZBERG

Croisières

au

CAP NORD

en Juin et Juillet

(Routes via Newcastle ou Hambourg par bateaux de tourisme, ou par terre via Copenhague-Kristiania et Stockholm, etc.)



Croisières

au

SPITZBERG

en Août

(26 jours pour 650 fr. et au-dessus, suivant l'emplacement des cabines ; départ d'Anvers ou Hambourg, retour aux mêmes villes.)

Pour tous renseignements s'adresser à Monsieur C.F. BERG

PARIS 14, Rue des Pyramides, 14 PARIS

Agent officiel des Chemins de fer de l'Etat Norvégien, des Compagnies Norvégiennes de navigation "Bergenske" et "Nordenfjeldske" et des Sociétés de loueurs de voitures de Norvège

DEMANDER BROCHURES ET PROSPECTUS ILLUSTRÉS DE CES VOYAGES

SAVOY HOTEL — LONDON



LE FOYER DU RESTAURANT